

GOULVEN PENNAOD



LEÇONS DE
MOYEN~BRETON
1



DRE'N ERER

HA'N AEROUANT

KELC'H MAKSEN WLEDIG

DIASPAD culture celtique 15, rue de la Gaîté -75014- PARIS.

C.C.P.A.P. n° 65307

2° livraison 1984

Secrétaire de rédaction Directeur de publication Rédacteur en chef Secrétaire administratif
Marine LETTY Yann-Ber TILLENON Goulven PENNAOD Yvon BRIAND

Diffusion: Jean CHARRIER, 37, Voie Lesueur -94400- VITRY sur SEINE

Une nouvelle association Kelc'h Maken Wiedig (La Bretagne à Paris) 03/06/83

Il y a 1600 ans, l'armée romaine de l'île de Bretagne proclamait empereur son chef, Maximus, qui venait de vaincre les Pictes et les Scots. La situation de l'empire romain d'occident était critique : les barbares, sur tous les fronts, menaçaient le « limes » (la frontière) et l'incapable Gratien n'était qu'un jouet entre les mains de l'évêque Ambroise. Entraînant avec lui la jeunesse de Bretagne, il passa sur le continent, accompagné, dit la légende (qui n'est peut-être pas aussi mythique qu'on le croyait il y a encore vingt ans), de Conan Meriadec, son lieutenant. Pendant cinq ans, les Brittons veillèrent au salut de l'Empire, des rives de l'Armorique au Rhin. Ces troupes ne revinrent jamais en Bretagne, mais s'installèrent en masse en Armorique qui, depuis ce temps est devenue la Bretagne.

C'est pour commémorer le souvenir de la fondation de la nation bretonne que s'est créé le cercle Maken Wiedig, nom sous lequel Maximus l'Empereur a traversé les siècles de culture galloise et, la tradition voulant que le débarquement ait eu lieu près de Sibiril, l'assemblée solennelle de fondation se tint au château de Kerouzer, le jour de la Pentecôte.

Kelc'h Maken Wiedig est une association culturelle et traditionnelle d'études celtiques. Il entend mener un combat idéologique indépendant de toute affiliation partisane. Au dix-neuvième siècle, la

prise de conscience bretonne fut provinciale, locale ; au vingtième se développa un sentiment national, étroitement lié au trapézocde breton ; nous pensons que la Bretagne, qui n'est plus rien, sinon un terme géographique aux frontières contestées, ne pourra redevenir quelque chose, et elle-même avant tout, que si elle reprend conscience de sa vocation impériale qui fut le moteur des soldats de Maken. Comme eux, comme plus tard avec Nevenoe, créent le royaume breton par fidélité envers l'empereur contre lequel se révoltait le roi de France, nous inscrivons comme notre but suprême « la réappropriation de l'empire romain » que nous voulons celtique. Notre langue de travail est le breton, mais nous ne sommes pas au service de la langue bretonne : nous nous servons d'elle, ce qui est exactement le contraire de ce que font les associations culturelles innombrables qui prétendent la défendre. Nous sommes néanmoins conscients du fait que le caractère technique de nos travaux nous contraint d'utiliser un breton « élaboré » (c'est le sens du mot « sanskrit »), éloigné des parlers des ultimes locuteurs naifs et c'est pourquoi, outre un bulletin intérieur en breton, nous diffuserons notre pensée à travers des idiomes véhiculaires. Actuellement, notre revue, Diaspad (15, rue de la Gaîté, 75014 Paris) est rédigée en français, mais des ac-

cords ont été passés pour une diffusion en allemand, italien et anglais par des cercles proches de nous.

Comme toute société traditionnelle, elle est hiérarchisée : les impétrants sont dits « mabineion » (soit « disciples ») et ce n'est qu'après probation que l'on parvient à la dignité de « drev », forme d'évolution phonétique normale en breton de l'ancien celtique « drui ».

Les travaux, à ce jour, ont essentiellement porté sur la religion celtique ancienne et l'élucidation de termes culturels de fondement, mais nous n'avons pas vocation à jouer le rôle d'une société d'histoire et d'archéologie : chacun des membres traitera de problèmes concrets avec lesquels il est familier de par sa profession.

Lors de la cérémonie de la Pentecôte, neuf « drevion » et sept « mabineion » ont été reçus. L'âge moyen des impétrants est de trente et un ans, ce qui manifeste la jeunesse et la vitalité du cercle. Outre les réunions d'étude, un déjeuner-débat est prévu chaque trimestre sous le patronage d'une personnalité connue. Le premier fut ainsi présidé par l'écrivain et homme politique breton Olier Mor-drel. Ces rencontres sont ouvertes à toute personne, bretonne ou non, qui en fera la demande à l'adresse citée plus haut.

Diaspad, 4 numéros 80 F. à l'ordre de Kelc'h Maken Wiedig.

DIASPAD est une revue exclusivement culturelle qui respecte la liberté créative de tous ceux, historiens, littérateurs, artistes, qui y participent. Les textes publiés le sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs. Ce principe sera constamment respecté, en particulier pour ce qui concerne l'orthographe du breton.



Georges Pinault et Diaspad

DIASPAD - culture celtique - revue culturelle trimestrielle, 15, rue de la Gaîté -75014- PARIS. La reproduction des textes publiés est strictement interdite, sauf autorisation particulière ou accord spécial. Maquette : Y.B. Tilenon. Abonnement pour 4 numéros 80F

POURQUOI ENSEIGNER LE MOYEN-BRETON ?

Goulven PENNAOD

Depuis le mois de mars 1984, KELC'H MAKSEN WLEDIG, procure chaque samedi, dans les locaux de KERVREIZH, un cours de moyen-breton classique c'est-à-dire dans la langue du seizième siècle. Alors que l'enseignement de la langue moderne rencontre déjà tant de difficultés, on peut raisonnablement se demander quel est l'intérêt de telles conférences et s'il ne repose pas sur une vision passéiste ou figée, réactionnaire, du monde breton. Voyons de plus près les buts et méthodes du cours.

Le breton naif actuel -c'est-à-dire, non les normes littéraires, mais l'idiome qui est parlé spontanément par transmission orale naturelle- est constituée de plusieurs dizaines de parlers locaux divergeant entre eux dans des proportions plus ou moins importantes en fonction, d'une part de l'éloignement géographique, d'autre part, de l'âge des locuteurs, mais accompagnés parfois de sortes de « microkoinés » dues aux centres de rencontre (foires, marchés, pardons). Traditionnellement, on pourrait presque dire, « par convention », on les regroupe en quatre (parfois cinq) dialectes correspondant aux limites des anciens évêchés de Léon, Cornouaille, Trégor, Vannetais et, éventuellement Goëlo (on omet le Nantais depuis la disparition du parler de Batz). C'est tout à fait artificiel, et il serait préférable de parler de trois grandes zones dialectales : celle de « galerne » (NW), celle de « suest » (SE), bien caractérisées, et une troisième, sorte de nébuleuse que, faute de mieux, on pourrait qualifier de « mitan » ou centrale. (C'est à dessein que l'on utilise des mots jadis en usage dans les parlers romans occidentaux).

Or, cette fragmentation est toute récente (à l'échelle de la vie d'un peuple) : il n'y a guère plus de quatre siècles que l'on commence à percevoir des divergences pouvant entraîner une partielle incommunicabilité entre les locuteurs les plus éloignés de Galerne et de Suest. Aujourd'hui, c'est chose faite et le plus regrettable est que, par suite de facteurs historico-religieux (surabondance de prêtres en Léon), la langue littéraire majeure est fondée presque totalement sur les parlers de Galerne, tandis que le Suest le plus extrême fournit lui aussi une tradition littéraire. Ce problème ne se serait pas posé si des parlers du Mitan (celui de Carhaix par exemple) avaient été pris comme norme voici un siècle ou deux, mais il n'y a pas à revenir sur ce qui est accompli.

Lorsqu'il existe une transmission écrite d'une langue, il se crée presque toujours une sorte de consensus entre les écrivains, les poussant à gommer plus ou moins leurs particularismes langagiers locaux afin d'être entendus par le plus grand nombre ; c'est ainsi qu'à partir du -3. siècle se constitua la *koinè* grecque, sur fond ionien-attique aux dépens des parlers éoliens, doriens, nordouestiques et accado-cypriotes. Ainsi même, Léon Fleuriot a-t-il pu constater la quasi uniformité des témoignages vieux-bretons (coexistant avec des parlers plus proprement vieux-gallois en Bretagne même) aux 9-10. s.

De même le moyen-breton classique (15-16. s.) a la particularité d'être une *koinè* littéraire presque uniforme : les variations qu'on y trouve sont essentiellement diachroniques (textes du 14-16. s. opposés à des transcriptions plus tardives) et non diatopiques (« dialectales »), comme certains indices de variantes pré-cornouaillaises que l'on trouve, par exemple, dans *Gwendolé* ou pré-léonardes dans les *Novelou*. Les formes qui se présentent à nous sont susceptibles d'expliquer, dans une proportion qu'on peut grossièrement évaluer à 90 %, toutes les variations diatopiques modernes. Le premier intérêt d'une étude du moyen-breton est donc linguistique : il éclaire le breton moderne réel (c'est-à-dire parlé spontanément) dans la quasi totalité de ses réalisations divergentes d'aujourd'hui ; il est, partant, la source indispensable d'une compréhension du breton en tant que langue d'un peuple et non collection de patois amorphes.

On a dit -et je l'ai même écrit, confiteur !- que la littérature moyenne-bretonne était quasiment dépourvue d'intérêt littéraire : il y a beaucoup de vrai si on compare l'inspiration dévote et la facture cléricale des textes aux sagas irlandaises, aux *chwedleu* et aux poèmes moyens-gallois, pour se limiter au domaine celtique, encore que la dévotion et l'édification puissent parfois trouver des accents d'une grande hauteur. Mais les textes classiques moyens-bretons se donnent le plus souvent sous une forme poétique et témoignent d'une poésie *savante*. Les amateurs de folklore et de

«production populaire collective» (!) seront à jamais déçus s'ils en cherchent ici : cela a fait dire à Jean Gagnepain (qui ne savait pas encore, sans doute, «ce que parler veut dire») qu'il s'agissait d'un «argot de clercs» ; c'est faux, et Kenneth Jackson l'a bien montré, car ces œuvres d'édification n'avaient de sens que si elles étaient immédiatement entendues de tous. Mais cela n'empêchait pas la recherche de la beauté formelle. En effet, les Mestre Iehan an Archer Coz et ses contemporains anonymes étaient des maîtres en fait de versification. Celle-ci était fondée sur la mesure du vers et la rime finale, comme dans beaucoup d'autres langues de l'époque, mais aussi sur un système très élaboré de rimes internes que l'on retrouve très exactement dans un des procédés de la *cyghanedd* (allitération vocalo-consonantique) galloise. Cela ne saurait être le fait du hasard et on a donc des motifs de penser que l'origine de cette «école» poétique remonte à l'époque où la communauté culturelle bretonne était encore bien vivante. Léon Fleuriot a donné de bonnes raisons de croire que, jusqu'au 10. s. environ les relations entre Bretons et Gallois étaient intimes, parce qu'il y avait encore intercompréhension entre les locuteurs des deux langues, ou plutôt, comme il aime à le dire, des «deux dialectes brittoniques», ainsi qu'en témoigne l'aventure du prince gallois Guidnerth, contraint à faire pénitence publique à Dol de Bretagne *quod ipse Guidnerth et Britones et archiepiscopus illius terrae essent unius linguae et unius nationis quamvis diuiderentur spatio...* et tanto melius poterat renunciare scelus suum et indulgentiam requirere, cognito suo sermone, ce qu'on traduit (pour faire plaisir à M. M*) «car Guidnerth lui-même et les Bretons et l'archevêque de cette terre étaient de la même langue et de la même nation, bien qu'ils fussent séparés par la distance... et il pouvait d'autant mieux proclamer son forfait et solliciter l'indulgence que sa langue était connue» (Cité par L.Fleuriot, DGVB 13). C'est donc, au plus tard au 10. s., et probablement deux ou trois siècles plus tôt (cf. la faveur des *Hisperica famina* en Bretagne) qu'il faut faire remonter les principes de cette poétique qui est une contribution non négligeable de la Bretagne à la technique littéraire : l'étude du moyen-breton est donc aussi un facteur de réappropriation de notre culture authentique, massacrée par Maunoir et ses Jésuites au 17. s.

Le breton n'est pas plus une langue isolée (comme le basque) qu'une «langue mère» (comme le voulaient les celtomanes des 18.-19. s.) ou une langue «plus ancienne que le français» (comme le soutient sérieusement le chauvinisme ignare local), mais le fruit de l'évolution normale du brittonique parlé au début de l'ère en Britannie. L'étude du breton passe donc par la comparaison avec les autres langues brittoniques. Or, plus on remonte dans le temps, plus les formes se rapprochent (cf. ci-dessus l'histoire de Guidnerth) et faute du vieux-breton, d'accès plus difficile, le moyen-breton permet de nombreux rapprochements avec les formes anciennes du cornique et du gallois (la comparaison avec le gallois moderne est sans intérêt la plupart du temps, sinon pour montrer que les Gallois contemporains substituent des mots et des syntagmes anglais aux leurs propres comme les Bretons modernes empruntent sans mesure ni vergogne au français). Citer les vieux- et moyens-gallois et cornique, c'est donc un peu comme utiliser le latin pour éclairer le français ; de même peut-on faire appel, dans la mesure où ses misérables restes nous le permettent, au celtique continental (gaulois, léponique, celtibère) qui nous procure des formes flexionnelles antiques, mais surtout au vieil-irlandais : par cette comparaison et, dans une moindre mesure, par la méthode de la reconstruction interne, on parvient à restituer un celtique commun, forme de langue non attestée, que les ancêtres des Celtes ont dû pratiquer dans la première moitié du premier millénaire avant l'ère.

A un échelon plus haut, la comparaison avec les autres dialectes de l'indo-européen (anatolien, indoiranien, grec, arménien, balte, slave, italique, germanique, albanais, tokharien) autorise des reconstructions importantes tant de la langue que de la civilisation (religion, vie guerrière, administration, institutions, littérature même) du peuple indo-européen indivis antérieur au troisième millénaire. Le moyen-breton peut donc servir de prétexte à l'ouverture d'une voie vers la compréhension de nos traditions les plus vénérables.

Il va sans dire que, la majorité des auditeurs n'étant pas des indo-européanistes, ni même des philologues ou linguistes, la comparaison le n'est utilisée qu'avec beaucoup de mesure ; c'est à peine si on ose timidement citer du grec, devenu, hélas, *sermo ignotus* pour la plupart, mais on suppose que leur connaissance du français leur permet d'entendre quelques rudiments de latin, ne serait-ce que pour expliquer les quelques huit cents termes passés du latin en brittonique dans les premiers siècles de l'ère.

La méthode utilisée s'étend donc dans deux directions opposées : vers l'amont, en direction du vieux-breton et des langues brittoniques qui nous enseignent la gestation de la langue et, avec les réserves qui viennent d'être mentionnées, vers sa préhistoire à travers les dialectes indo-européens, sources d'approfondissement et d'ouverture de notre pensée ; vers l'aval, c'est-à-dire les parlers modernes dont toute la diversité, parfois déconcertante au premier regard, s'explique sans difficulté en partant d'un idiome unitaire qui est leur source directe, sans oublier la langue littéraire standard ni la langue technique qui s'élabore dont les éléments sont très fréquemment des calques de la langue classique.

C'est de propos délibéré que l'on parle ici de «langue classique», car elle aurait dû être appelée à constituer la base de l'enseignement secondaire de notre langue -comme la langue «classique» des 17.-18. s. l'est (ou plutôt, l'était naguère) au français-. si... Mais, est-ce faire montre d'un optimisme impénitent que garder au fond du cœur, malgré tout, l'espoir qu'un jour viendra peut-être où les Bretons seront *unius linguae et unius nationis* comme ils le furent jadis ? Tel est en tout cas le but lointain, qu'on ose à peine s'avouer, que se propose cette série de conférences.

Goulven PENNAOD



Pourquoi enseigner le moyen-breton?... Parce que notre traditionalisme et notre futurisme explosent ensemble dans la même énergie. L'enseignement du breton ancien ou moderne n'est qu'un pont vers la langue du troisième millénaire : Celle des nouveaux Dieux Réacteur et Ordinateur. Le passé peut être réapproprié à chaque époque présente en fonction de projets toujours renouvelés et, par là même, transfigurés. Le présent est le point de rencontre du passé traditionnel, immémorial et sans cesse recréé, et de l'avenir. L'histoire est ce qui doit être conservé et régénéré pour que les communautés d'Europe échappent à l'atomisation, la réification, la disparition, au déracinement total. Notre enracinement n'est pas du passéisme, sa modernité lui est rendue par les nouvelles technologies et les nouveaux modèles économiques qui insistent sur le développement autocentré et les autarcies territoriales. Apprendre une langue c'est pour nous s'enraciner dans une culture. C'est une dynamique, en relation directe avec la nécessité de l'actualisation d'un héritage.

TEYRNON

Les présentes *Leçons de moyen-breton* sont la transcription du cours oral donné à Kêrveizh pendant l'année scolaire 1985-1986. Elles n'ont pas la prétention de vouloir enseigner le breton à qui l'ignorerait, mais de souligner la structure de cette langue et préciser ses liens et ses divergences avec les autres langues celtiques, brittoniques en particulier.

La grande mode, depuis les années 50, est de procéder à des descriptions synchroniques fondées sur un corpus plus ou moins étendu. A tort ou à raison, nous pensons qu'une langue, comme un peuple, a une histoire et que le présent ne s'explique véritablement que si on prend en compte tout le passé accessible.

C'est pourquoi on n'a pas hésité à citer les faits linguistiques apparentés ni à remonter à ce que les reconstructions indo-européennes peuvent nous apprendre. Ce parti-pris est sans doute discutable, en particulier dans la mesure où il exige plus d'effort de la part de l'étudiant, mais nous croyons qu'il en retirera plus de profit et aura une vision plus claire de la langue.

Certains auraient désiré que ce cours fût professé entièrement en breton. Ce serait, certes, souhaitable si le nombre des auditeurs et des lecteurs éventuels possédant bien le vocabulaire technique indispensable était plus grand. Déjà, il a fallu parfois gloser ce vocabulaire français. Qu'en eût-il été en breton ? Ce serait un bon exercice, pour l'étudiant qui le désirerait, s'aidant en particulier des livraisons de la série *Lavar* publiée par Pheder, de procéder à cette transposition. L'auteur ne pourrait qu'y applaudir.

Goulven Pennad

An tramu man hamust, so tremenet señer,
Drez tremen òre'n pasaig, an paig pe'n messenger :
Pe euel Cestr òre'n mar, agar na eorer,
Ha na galler caffout, he ront ne gouzout scler.

M. 1503-1506

Le texte intitulé *Buhez santes Nonn hag he mab Devi* nous est connu par un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (MSS., fonds celtique et basque n° 5). A ce jour il fut édité deux fois; la première par l'abbé Sionnet avec une traduction de Le Gonidec, en 1837; la seconde, par Emile ERNAULT, *Revue celtique* 8 1887 230-301, 405-491. C'est cette édition accompagnée d'une traduction française de l'éditeur, qu'on nous avons utilisée. De la première édition, Ernault écrivait (l.c. 231) : "La science du breton moyen a fait trop de progrès depuis un demi-siècle, grâce aux travaux de Zeuss et de MM. de la Villemarqué et W. Stokes, pour que le premier essai de traduction d'un texte en cette langue ne nous paraisse pas aujourd'hui très imparfait." En revanche, la traduction d'Ernault est étonnamment fidèle et il y a fort peu de choses à y modifier. On ne rendra jamais assez hommage, dans les études bretonnes, au travail exceptionnel fourni par cet homme et aux instruments incomparables qu'il nous a légués. Son Dictionnaire étymologique du breton moyen (DEBM) et son Glossaire moyen-breton (GMB, récemment reproduit) sont toujours, non seulement utilisables, mais indispensables et le Geriadur istorel ar brezhoneg de Roparz HEMON, quelles que soient par ailleurs ses immenses qualités, ne les remplace pas.

Buhez santes Nonn (N.) fut, selon Arzel EVEN (Jean PIETTE), *Istor ar yezhoù keltiek* (IVK) 1.152, écrite entre 1480 et 1500. Ce fut, dit-il, "la première œuvre littéraire véritable" du breton, du moins, dont le texte nous ait été conservé à peu près intégralement (il se pourrait cependant qu'à certains égards *Pemzek levezek Varia* soit plus archaïque, selon Léon FLEURIOT, *Conférences de l'E.P.H.E.* 1985-1986). Quelques vers paraissent manquer au manuscrit à la fin et le "prologue" de 25 strophes semble bien une copie plus récente. Arzel Even s'étonne (*souezhus a-walc'h eo*) que l'on ait écrit en breton la vie de grands saints gallois. Même si on regarde comme une illusion l'existence d'une langue "bretonne" (mieux vaudrait alors dire "brittonne") jusqu'à la fin du haut-moyen-âge, comme le laisserait entendre volontiers L. Fleuriot, il est incontestable que culturellement, les trois "nations" brittoniques n'en formèrent longtemps qu'une, comme ses travaux l'ont établi, et que c'est l'étonnement d'Arzel Even qui nous étonne aujourd'hui.

Nous avons choisi comme thème d'étude un passage assez vivant du mystère, en particulier parce que son vocabulaire est relativement riche et écrit dans une langue dépouillée du pathos moralisateur qui ne se retrouve que trop souvent dans les œuvres en moyen-breton. "Le roi Keridig va à la chasse" pourrait en être le titre. Il en profitera pour violer Nonn en passant, mais il fallait bien que les desseins de dieu le Père s'accomplissent puisque c'est lui-même qui, en songe, avait fait donner l'ordre à Keridig d'aller chasser afin que naquit Devi, le grand apôtre des Galles.

V

La normalisation du texte a été conçue pour faciliter l'accès du moyen-breton aux étudiants connaissant déjà le breton moderne. Dans la mesure du possible, on ne s'écarte guère de la norme établie pour celui-ci dans GIB. Cependant, il convient d'attirer l'attention sur les conventions suivantes :

<ch> = /x/, mdB. <c'h>	<çh> = /f/, mdB. <ch>	<ç> = /ts/, mdB. <ç>
<ç> = (initial et final) /s/, mdB. init. <ç>, final <ç z>, = (intervocalique) /z/, mdB. <z>	<çç> = (intervoc.) /s/, mdB. <ç>	
<z> = (initial, lénité de /d/) /ð/, (final ou intervocalique) /ð/, mdB. <z>, = (initial, spiration de /t/) /θ/, (final ou postconsonantique) /θ/, mdB. <zh>.	<û> = /v/, mdB. <û v>	<ûû> = /ow/, mdB. <ou dōu>.
<ou> = /u/, mdB. <ou>		

Nous recommandons instamment aux étudiants de bien observer ces distinctions et de ne pas prononcer le moyen-breton "à la moderne" sous peine de ne plus rien comprendre au système élaboré des rimes.

(AN ROE KERITIC OZ EMOLCH)

Rex Kereticus		
250	Orcza breman deomp buhan oar an maes Maz* tut real am sal hac am pales Tregont bloaz spes a certes ne lesat Na chomet gour na day de nem pourmen Maz vizimp franc dianc diouz pep anquen Hiuiziquen pret eo plen louenhat	*Ma
255	Pan of den bras den a choas hac a stat E Keritic so hep vice provincc mat Deomp hegarat tut mat da ebataff Ret eo parfet monet da Demetri Rac se me menn ma entenn* bet enhy	*em tenn
260	Me meus enny an audiui muyhaff Hac em calon quen don ez resonaff Ha ma speret bepret oz repetaff Na diferaff en taf ne menaf quet Duet em studi hac em opinion Em concianzc emeux vn doetancc don Hervez reson guirion ret eo monet.	
265	Dre ma hunvre dif ez e reuelet Monet hep soez en dez da clas* goezet Rac se tut clet parfet ez* hoz pedaf Setu deompni defri liffrinj acc (.) en placc Dre vn soulac gant spacc do discoazcaff.	*clasq *en
An guinezel		
275	Me hoz guinezel a quehezl mat Hac a goar an tro voar tron choat Me goar ho great quen natur Hac an hol loznet mo guedo Bleiz ha heizes mo encreso Mar bez en bro mo cafo sur.	
Secundus		
280	Autrou duet hep mar da arhuest A tost dan mor en vn forest Certen eno ny o caffo prest A pep seurt heni manifest.	
(Tertius)		
Euit loezn du me so cruel : ha caru* maruel mar en gwela Me meus liffrini raliel a groay apret ho diffretaff.		*ga u
p. 22 Quantus		
285	Gat na louarn ne espernaff euit ho tagaf quenta pret Mar ho cavaff moan voar an reau delcher ez veo lampereuet.	
Primus		
290	Rac se hastomp, na tardomp quet Deomp voar roez da clasq an goezet Mecher no neux* quet a roedou Rac voar an placc gant an chacc man Donet a duy bras ha bihan A dalchimp glan a unanou.	*noneux
Secundus		
295	Syra hep faut hon guir autrou Deomny tizmat dre an coadou (D)â clasq don an vanesonou Hoz boa golenenn eguetou.	

Buez santes Nonn

AN ROE KERIDIG OZ EMHOLCH

Rex Kereticus		
250	Orça, breman, deomp buan war an maes, Ma zud real, a'm sal hag a'm fales : Tregont vloaz spes, a certes, ne lesad. Na chomet gour nad ay d'en em boumen, Ma'z vizimp frank diank diouz pep anken. Hiviziken, pred eo plen louenhat.	
255	Pan of den bras, den a choas hag a stad E Keridig so, hep vic, provic mat, Deomp hegarat, tud vat, da ebataff. Ret eo parfet monet da Demetri. Rac se, me venn ma em denn bet enni : Me'm eus enni an adivi vuihañ.	
260	Hag e'm chalon ken don ez resonañ Ha ma spered bepred oz repetañ Na diferañ en tav ne vennañ ket. Duet e'm studi hag e'm opinion, E'm chongianq e'm eus un doetanq don, Hervez reson wirion, ret eo monet.	
265	Dre ma hunvre, div ez eo revelet Monet hep soez, e'n dez, da glask goezet. Rak se, tud klet, parfet, en hoz pedañ. Setu deomp ni, devri, livrini aq (* * * * *) e'n plaq Dre un soulaq, gant spaq, d'ho diskoazañ.	
An gwinezel		
275	Me, hoz gwinezel a gehezl mat, Hag a oar an dro war dro'n choad, Me oar ho gread ken natur Hag an holl lozned m'ho gedo, Bleiz na heizes, m'ho enkreso, Mar bez e'n vro, m'ho chavo, sur.	
Secundus		
280	Aotrou, duet, hep mar, da arvest A dost da'n mor, en un forest, Certen eno ni ho chavo prest, A bep seurt heni, manifest.	
Tertius		
Euit lozn du, me so kruel ha garv marvel, mar en gwelañ; Me'm eus livrini raliel a wray abred ho difretañ.		
Quantus		
285	Gad na louarn ne espernañ euit ho zagañ, kentañ pred, Mar ho chavañ moan war an rev, delcher ez vev lampereved.	
Primus		
290	Rak se, hastomp, na dardomp ket. Deomp war roez da glask an goezet. Mecher n'hon eus ket a roedou, Rak war an plaq, gant an chaq man, Donet a zuy bras ha bihan A zalchimp glan a unanou.	
Secundus		
295	Sira, hep faut, hon gwir aotrou Deomp ni tiznat dre an choadoù Da glask don an vanesonou Hoz boa goulennet agentou.	

Buhez santes Nonn



G. Farnood

AN ROE KERIDIG OZ EMHOLCH

Rex Kereticus En général, dans les mystères du moyen-âge, les indications de scènes étaient données en latin du fait que les auteurs et, souvent, les acteurs étaient des clercs. C'est pratiquement constant dans les *ordinalia* en mCo. Dans les mystères bretons, la proportion est plus variable. Ici on a une forme latinisée *Kereticus* d'un nom bien breton formé sur le radical *kar-* et un suffixe adjectival *-edig*.

Le radical *kā-* a, notamment, été étudié par D. ELLIS EVANS, GPN 162-166 pour le Gl. *caro-* (on y trouvera une bonne bibliographie) et, plus récemment, par Eric P. HAMP, *Ériu* 27 (1976) 5-6. Il semble indiscutable que Ct. **karo-* soit à rattacher à Br. *kar-*, Co. *cara*, Ga. *caraś*, vlr. *caraid* "aimer" (cf. GIB 1520, CED 220, GPC 422, DIL C-73). Pour n'y plus revenir, on signalera que les verbes irlandais sont cités, en principe, d'après la 3. du tiroir du présent, i.e. *caraid* "il aime" et ceux du gallois par la 1. du présent, *caraś* "j'aime" (parfois cependant par le sv. *cātu* "aimer"), tandis que ceux du cornique le sont par le sv. nCo. (mCo. *cāte*). En breton, on utilisera la forme du mBr. ou celle qui lui a succédé au plus près, donc *karēf* (attesté depuis M. 364, 3332, HB. 654, etc.) et non Brk. *karout* (depuis GReg. 22), usuel aujourd'hui dans la langue littéraire, par suite d'une sorte de prikaz de Vallée recommandant une forme de sv. différente de l'av., ou Brw. *karin* (écrit dialectalement *karēin*) (depuis IS- 8) avec généralisation vannetaise de la désinence *-in*.

Ce thème *kar-* a des correspondants en dehors du celtique, par exemple dans le La. *cārus* "cher" (LEW 1.175, DELL 102) au sens, à la fois de "qu'on chérit" et de "à qui/quoi on attribue une grande valeur" : dès l'époque de Plaute, ces deux acceptions coexistaient puisqu'il en fait un jeu de mot : *Nos apud Theotimum omne aurum deposuimus... qui nunc in Ephesost Ephesius carissimus* "pour nous, nous déposâmes tout l'or chez Théotime... qui, à l'heure actuelle, est le plus cher pour les Ephésiens" (Bacchides 306, 309, trad. A. ERNOUT); on le trouve aussi en germanique dans le Go. hors, traduisant Gr. *μολύδης* "(homme) adultère" (LC. 18.11) et *πάρος* "débauché" (lCo. 5.11) (GB 2.59); en vah. *huora* "putain" (nAh. Hure), en balte dans Lv. *kārs* "gourmand; avide (de); cupide". Dans toutes ces langues, la voyelle originelle à supposer est un **ā* long, tandis que les langues celtiques, qui montrent un *a*/ bref, supposent un degré réduit de la racine qu'on indique, dans la représentation traditionnelle de l'Ie. tardif, par un **ā*, appelé *šwa*, d'après la grammaire hébraïque, que l'on prononce conventionnellement, comme le "e muet" du français et qui est fondé sur la correspondance II. *ē* / II. *a* (cf. EVS 32). Aujourd'hui, selon la théorie des laryngales, on exprime les mêmes faits d'une façon plus cohérente en disant qu'une voyelle longue originaire de l'indo-européen tardif résulte de la séquence voyelle de base + laryngale; autrement dit *tīe*. **ā* < **eh₂* et *tīe*. **ā* (du Ct., par ex.) < **h₂* vocalisé (de même, on a **ē* < **eh₁*, **ō* < **oh₃*); sur ce problème, voir F.O. LINDEMAN, *Einführung in die Laryngaltheorie*, Berlin 1970; EVS 114-123; IE 13-17. On supposera donc une racine *tīe*. **kā-* < **keh₂* "aimer, convoiter" (cf. IGEW 514) qui est en effet attestée avec divers suffixes, nue dans Av. *kā-* "demander après qqch.", avec le suffixe **-mo-* dans le vIn. *kāma-* "demande, désir, amour", le vPe. *kāma-* "désir" qu'on trouve dans des contextes comme *yapā mēm kāma* "comme c'était mon désir" dans la grande inscription de Darayavauš 4.35 (cf. KENT, *Old Persian* 80); le suffixe **-to-* est cependant le plus fréquent, comme on l'a vu en celtique, latin, germanique, balte, mais aussi en tokharien où l'on trouve A *krant*, B *krent* "bon", avec le degré réduit de la racine, comme en celtique et que l'on peut comparer directement au Ct. **karant-* (cf. Br. *kar* "ami", pl. *kerent* "parents").

Précisément, sur ce verbe celtique **kar-a-* qui est un dénominatif primaire, on verra la discussion chez C. WATKINS, *IE Origins of the Celtic Verb* 185, où l'auteur montre que le verbe provient, non directement d'une formation Ie., mais d'un emprunt, à l'initiateur du celtique même, aux formations du langage enfantin, exactement comme le La. *amare* "aimer". Il semble qu'en celtique, il y ait eu une métathèse de laryngale, c'est-à-dire qu'un pie. **keh₂-to-* soit devenu **k_hh₂-to-* (HAMP, l.c.), d'où la généralisation du vocalisme *-a-*.

Il reste à expliquer comment *kar- a pu devenir ket- en breton. Cela est dû à la désinence d'adjectif *-utikos aboutissant à -eddk et, avec contamination par harmonie vocalique, à -idid en dehors du Brw. C'est ce que FLEURIOT, GVB 195, appelle la "double infection", comme dans vbr. *antemueticid* /*antemuetid*/ de **antemueticid* "inexpérimenté, non éprouvé". Ici donc, un **karatichos* a donné /*karedig*/ > /*keredig*/; autre exemple de double infection, mbr. *lesquidic* > *leskidic* (Pm. 147). Cependant, on trouve en mGa. *careddig* "aimable" et, comme substantif, mBr. *keredig* "amant" (depuis le 19. s., GVB 1512). Cette absence de métaphonie semble indiquer que le dérivé en -*ed* qui a été bâti sur le verbe postérieurement, à l'aide d'un suffixe vivant, à l'V que qu'un composé ancien subissait régulièrement la métaphonie. La plus ancienne attestation en Ga. est, semble-t-il dans un MS du 13. s. : *ynteu Peredur a gyffarchaw gwel y'r maccwy yn garedic* "alors Peredur salua le valet amicalement" (ILG 159.7-8 = Hist. Per. 49.24-25). Le sens des dérivés en -*ed* est précisé par FLEURIOT, GVB 314-315 : a) "adjectifs dérivés ou véritables participes présents : vbr. *teshegethic* = *tesegedig* "brillant, chaud", etc. et c'est ce sens de "aimant, qui aime" > "aimable" qu'on a ici dans le mot étudié; b) "la valeur de participe passé", p.ex. vbr. *losctic* = *loskidic* "brûlé" (mais cf. le mot cité ci-dessus mBr. *lesquedic*, *lesquidic*, *lesquidic* "brillant" GVB 2025, avec métaphonie plus ou moins poussée). Le nom d'homme correspondant au mBr. *Keretic* /*keredig*/ (ici 256) est attesté en mGa. dans *Ceredic* m. Gwallaw, dont R. BROMWICH écrit ceci : "il a été identifié avec Cer(ed)ic, le dernier roi d'Elmet qui fut chassé de son royaume par Edwin de Deira... Ce pourrait bien être le *Ceretic* dont la mort est signalée dans les Ann. Câm. en 616, quoiqu'on ait remarqué que cette date doit être trop précoce puisque Edwin ne prit le pouvoir qu'en 617. Si cette identification est correcte, il n'est pas possible, comme le supposait LOTH (Mab. 2.269-70 n. 6) que Ceredig fût Gwallaw soit le *Keredic* *caradwy* (le *glost*) "*Ceredig* (à la gloire précieuse)" (CA V. 327, 333) qui tomba à la bataille de Catraeth. Mais le nom *Ceredic* n'est pas rare à l'époque la plus ancienne. On a un troisième exemple chez les Brittons du Nord, dans le *Ceredic* *Wledic* (Harl. Gen. V), ancêtre des rois de Strathclyde. C'est aussi le nom du fondateur éponyme du Ceredigion (Cardiganshire) qu'on prétendait être un des fils de Cunedda... LLOYD-JONES (G 135) suggéra que le roi britton *Careticus* de Geoffroy (Hist. Reg.) pouvait représenter un souvenir de Ceredic m. Gwallaw" (TYP 308). Le rex *Kereticus* de notre texte ne peut guère être autre que celui dont parle précisément Geoffroy de Monmouth. (Sur une étymologie, moins vraisemblable, par Ct. **horo-*, cf. JACKSON, LHEB 613).

49 Or ça c'est l'emprunt au vFr. or ça "à cette heure-ci, alors", du bas latin *hora* +
+ ecce hac (cf. PIETTE, French Loanwords in Middle Breton = FLMB 150). Dès ce mot
se pose le problème du phonème mBr. /q/ dont la réalisation précise a été longtemps
sujette à discussion. L'étude des rimes internes du vers mBr. prouve que les phonèmes
/s/ <- -v&V-> et /z/ <- -v&V-> pouvaient rimer ensemble: de même les phonèmes /ø/ <z/
et /ø/ <z>; mais que ni les uns ni les autres ne pouvaient rimer avec /g/ qui s'écrit
de multiples façons : <c cc ce cz ccz cze zc zc zcz ccz zc zcz zc> et (après l'introduc-
tion de la cédille en 1529) <ç çç çz> (FLMB 37). ERNAULT, GMB 15, pensa d'abord
que ce son était "analogue au z espagnol", c'est-à-dire [ð], puis, constatant que
c'était impossible, lui attribua la valeur [ts] des graphèmes analogues en vFr. (NEB
247ss.); HENRI, ZCP 25.65, qui mit en évidence les incompatibilités de rimes, le don-
ne comme "probablement acoustical", c'est-à-dire [ʒ]; PIETTE, HV 6.30, suppose une
emphatique, du type de [ʕ] arabe, puis se rallia à LOUH, ChrBr 241, qui avait proposé
une simple sifflante dévoisée [s]: j'ai moi-même étudié le problème, Pader 79-81.
135s. (1966), et supposé que vFr. [ts] > [s] au 13. s. (cf. P. FOUCHÉ, Phonétique
historique du français, 553, 912, 917, etc.) avait pu demeurer [ts] dans les parlers
romans de l'ouest responsables de l'introduction des termes français en breton, ce
qui laisse supposer les graphies *dacozhon*/*daçorx*/ "ressusciter" de *dat-sorch et
eucize/*ewice*/ pour *evit* se "pour cela" (rimant avec l'emprunt *propiciz*/*propigic*/).
Cette thèse, renouvelant celle d'Ernauld, a été adoptée indépendamment par K. JACKSON,
HPB 772zs., et elle me paraît toujours être la meilleure. PIETTE, FLMB 38, s'y est lui-
même rallié. Le passage subséquent mBr. /g/ > mBr. /s/ a été daté avec vraisemblance
par JACKSON HPB 774, du 17. s.

bremen "maintenant". Ce mot est une expression lexicalisée qui provient de *pred* "temps, moment" et de l'adverbe locatif proche *man* qui sert à former l'adjectif

[9] démonstratif au X-moi et un certain nombre de pronoms démonstratifs ou d'adverbes de lieu indiquant tous la "1ch-deixis", c'est-à-dire, à la fois le rapport avec la "première" personne ou "autotif" au sens de TESNIÈRE, éléments de syntaxe structurale, (Paris 1976), 117, et la proximité spatiale ou temporelle de l'objet montré.

Nous étudierons d'abord le premier terme et la raison de sa lénition permanente, si bien figée que les composés peuvent être lénités une seconde fois comme dans *q-wzman* "dès maintenant, dorénavant". Le mot ptdé qui a aussi le sens de "repas" (GIB 2634), a des correspondants dans les autres langues celtiques : *Co. prús* "temps, espace de temps, moment; heure du repas, repas" (CEG 284); le *-s* /*z*/ final du *Co.* remplaçant un ancien */d/ < /c/* est un phénomène bien connu; il s'est développé vers 1100 de l'ère anfr. (cf. E.P. HAMP, S. 7.157 (1972) pour une explication de son mécanisme) et en *WCo.* on a encore *prif* "hora u tîd" (OCV 199); en Ga. *pryd* /*prid*/ "temps, repas" (GM 370); en *vBr.*, peut-être, *ptelf* /*prid*/ "instantané" (DGBV 289). Ce mot ne saurait être détaché du *vir. cruth*, u-thème, "forme, apparence; beauté de forme" (DIL C 563), sens que l'on trouve aussi dans la Ga. *pryd* que les lexicographes regardent parfois comme un lexème différent, et dans le *vBr. a hepritter* = "a-hobrieter" "par grâce, élégance" (DGBV 57). Pour le double sens du mot breton moderne, cf. Ah. *Mahlzeit*, An. *mealtime* ("heure) du repas". On trouve des correspondants *ie.* au sens de "moment" dans le *vin. kiftav* qui signifie "fois", p.ex. *Véd. bhūti kiftav* "bien des fois", plus tard, uniquement en composition, comme dans le *vin. sum-kift* "une fois" (KEWA 1.259). A côté des mots celtiques précédemment cités pour lesquels on suppose, d'après le *vir.*, un dérivé en **ti-* soit *ie. *k-ti-*, il existait un dérivé thématique **k^h-to-* qui a donné le *mir. creth* "poète", *ga. pryd* "composer des vers", *pryddid* "poète". L'emploi de cette racine pour désigner le "poète" devient moins surprenant si, d'une part, on remonte à la racine *ie.* que supposent ces mots et qui est **k^h-en-* "faire, façonner, donner forme" (cf. Ga. *mol-péir* "causer". Prés. 1. *paraf*) IGWE 641, et que, d'autre part, on compare le *Gr. molpéir* "trépo", mais aussi "fabricant, inventeur", dérivé de *moléo* "je fais, fabrique, produis" (CATHRAINE, DELG 923; FRISK, GEW 2.570-572), d'une */ie. *k^h-i-* "amonceler, mettre en ordre", d'où "faire" (IGSW 637).

ERNAULT, DEM 236, donne pour étymologie de *bremant* l'expression (an) *prêt man* "ce temps-ci", ce qui, évidemment, n'explique pas le /b/ puisque le substantif est masculin. L'explication est à chercher dans un cadre plus général : celui de la lénition. Les exemples de desproclitiques : p.ex. da "a" < *to, da "de toi, ton", va "de moi, mon", permanen "de permanen", etc. Voir encore le {h} initial voisé de *ca'hoazh* "encore" en cf. Brw. (FALC'HUN, SCB 72) en face du {x} en Brw. (à Groix /wxax/ GSBG 328). De même, Brw. (ici formation adverbale, on a eu la lénition permanente /preb/ + /breb/, cf. à ce sujet HPB 312, qui cite encore le prBr. *wax avec un /w/ faible qui a donné Br. *wax "sur" et non *guxar qu'on aurait attendu avec un /w/ fort que l'on retrouve, en effet, dans l'emploi comme préverbe *gour*).

Le second élément est *man*, adverbe de lieu et marqueur de la 1^{ère} Dérivation. On le retrouve aussi dans l'adverbe *aman* 'ici' qu'il est intéressant d'étudier puisqu'il fait l'objet d'une carte ALBA 4 qui est fort instructive si on considère la nature de la finale (cf. ici Yezhkartenn 1). On constate tout d'abord une forme se ramenant à /ma/, résiduelle, aux points 3 (Landé), 45 (Sein), 46 (Plogoff), 47 (Plouhinec), 80 (Damgan), c'est-à-dire des « localités », une petite bande centrale en 32 (Braspars), 39 (Plounevezel), 34 (Mourer-Quintin), ainsi qu'une petite portion de l'argoad vannetais : 64 (Bubry), 35 (Pluméliau), 84 (Languidic), 71 (Merlevenez); ensuite une forme à nasale haute /man/, elle aussi résiduelle en 49 (Elliant), 51 (Le Faouët), 40 (Plévin) et dans le type vannetais oriental : 41 (Muri), 61 (Cléguérec), 66 (St-Alouestre), 69 (Loquetlas), 74 (Ploeren), 77 (Locmariaquer), 81 (Houat), 82 (Saulzon), 90 (Boury de Batz) et en 72 (Groix). A noter que c'est, en fait, un type /men/ qu'on a en 51, 66, 74 et 81. Tout le reste du domaine breton présente une forme de type /ma/, qui est consacrée par la graphie littéraire *mañ*. Or, que nous disent les formes arennes ? Le mbr. a pratiquement toujours /man/ ainsi que le prouvent constamment les rimes externes ou internes, à l'exception toutefois d'un exemple : un *prôc* *mañ* 'cette fois-ci' (Pa. 673) rimant avec *quantas* 'premier' (Pa. 676); la seule explication possible est que le /s/ de /kenta/ était tombé, ou en voie de disparition, ce dont on a de nombreux exemples parallèles (HPB 611ss.) et qu'il faut comprendre /ma/, /kenta/, de même *brem* est quasi constant; néanmoins on trouve *brem* dans le CMS, Jer. 586 et



Yezhkartenn H° 1 (d'après ALBB 4 aman "ici"). Etude de :

- /ma/ : hachures horizontales;
- /man/ : hachures verticales;
- /mā/ : en blanc.

et Am. 722. PELL. 897 a, à la fois, *mān* (qui représente [mān], c'est-à-dire /man/, car il aurait écrit **mā* pour [mā]) et *mā*. En Co. la particule démonstrative est *mā*, les adverbes *omma* "ici", *alenna* "d'ici", sc. (cf. W. BROWN, A Grammar of Modern Cornish (Saltash 1984) = GMC 178, 179); en Ga. on a de même *ymā* "ici"; en breton, il faut remarquer que le "présent de situation I" est 3. *ema* de façon constante en mBr. et qu'il faut attendre le 18. s. pour trouver [emā], sanctionné par la graphie littéraire <emā>, qui est loin d'avoir, aujourd'hui encore, supplanté *ema* dans les parlers, notamment en Brw., comme le montre clairement la carte ALBB 65. Cependant, en Ga., à côté de la forme aujourd'hui seule usuelle *ymā*, on trouvait en mGa. *ymān* "ici" (WG 433, GMW 220s.). Il faut partir d'un substantif signifiant "lieu" attesté dans toutes les langues celtiques : vlr. *māg* n. ancien 6s-thème, signifiant proprement "plaine, terrain découvert, champ cultivé" (DIL M-25s., LEIA M-8), Gl. nombreux toponymes tels que : *Augusto-magus*, *Camelio-magus*, *Claudio-magus*, *Nouio-magus*, *Ritu-magus*, *Roto-magus*, sc. (HOLDER, Alt-celtischer Sprachschatz 2.384s.), avec premier terme parfois latin ("plaine/lieu d'Auguste" sc.) et finale normalement latinisée pour un gaulois **magos*; dans les langues brittoniques on a *mā* "lieu" dans les trois langues depuis les plus anciennes attestations, souvent, comme en Gl. en second terme de composé Ga. -*fa*, Co.Br. -*va*. L'étymologie de Ct. **magos*, gén. **magosōs* n'est pas absolument assurée. H. PEDERSEN, VKG 1.96, en rapproche le vin. *māh* "terre" (proprement 'la grande'), ce qui s'accorderait assez bien avec le sens irlandais de "plaine étendue"; c'est cité, avec interrogation, par POKORNY, IGEW 709, sous l'entrée de le. **mag(h)* - "grand"; en dérivé, évidemment le Br. *māez* "campagne, grand champ" (mBr. *māez*), *mān* "pierre" et leurs correspondants et dérivés en Co. et Ga. La forme *mān* du Ga. et du Br. leur est certainement apparentée d'une façon ou de l'autre, ne serait-ce qu'en raison des similitudes d'emploi. On sait qu'en breton notamment *mā* sert de relatif locatif; en Ga. ancien on trouve aussi en ce sens *mēn*, *myn* suivi de la particule *yd* (cf. mBr. *ed-i*, *ed-od* "il est, était, il se trouve, trouvait", mBr. *edo*), par exemple : *sed y dyu myn yd oed meichad yn cadu kennein o ooch* "voici qu'il vint là où il y avait un porcher gardant un troupeau de porcs" WM 452.14; cet adjectif relatif est donné (GMW 67) comme un substantif signifiant aussi "lieu, place"; il semble plus probable que ce soit un cas oblique figé de *mān*. Or on sait qu'en Brw. on utilise régulièrement *emēn*, *mēn* dans un sens analogue : *d'emēn ez ef el-se, mā faotr ?* "où allez-vous ainsi, mon garçon ?" SPKH-9 (GIB² 707), *hezon vat eo lavaret deoc'h mēn ez an* "il y a une bonne raison de vous dire où je vais" NG-282 (GIB 2190). C'est sans doute sous l'influence de ce mot qu'il convient d'expliquer l'emploi de /*mēn*/ démonstratif dans certains parlers Brw. signalé plus haut. En revanche, lorsque chez un auteur comme Gwiliom on trouve écrit <*mēn*>, il ne peut s'agir que de *mān* (sans quoi il aurait écrit **mēn*) avec extension de l'emploi du "cas direct" à la fonction relative interrogative; cf. p.ex. *aterset e pep lec'h e mēn e kavahet ar gwellañ ag ar grouezh* "demandez partout où vous trouverez les meilleurs des fruits" LLB-951-952. Une dernière particularité à signaler à propos de *mēn* est l'emploi de l'adjectif démonstratif sans que le substantif soit précédé de l'article, ce qui, outre la lénition permanente initiale et la fusion avec amuissément du /d/ final du premier terme par assimilation à l'initiale du second, plaide pour une très grande ancienneté de l'expression, postérieure à l'époque de la lénition dans les composés, mais antérieure à la généralisation de l'article, c'est-à-dire, certainement à l'époque du vieux-breton.

deomp C'est la personne 4. de l'impératif du verbe très irrégulier *moned* "aller", soit "allons !". On traitera successivement de ce verbe dans les langues brittoniques, de la formation et des désinences de l'impératif en breton et de son emploi et, finalement, des particularités de celui de *moned*.

Le verbe "aller" est attesté au sv. dès le vBr. dans le composé *di-mēn* "venir" (DGBV 142s.; GVB 325) prononcé /*dijined*/. FLEURIOT, DGBV 257, pense, à tort, que l'"on avait peut-être **mēn*et comme radical" (sans doute influencé par Br. *ite-mēn* "passer", qu'il cite) : le /i/ est incontestable comme le Ga.

{249} *myned* le prouve et cet /i/ est, tout naturellement devenu /e/ en breton pendant la dernière partie de la période du vieux-breton : l'évolution a été graduelle au cours de l'évolution du vieux-breton, d'où la notation de ce phonème tantôt par <i> tantôt par <e> dans les textes, le premier étant plus souvent employé à date ancienne (cf. JACKSON, HPS § 139s. 91-93), tandis que le gallois, ayant utilisé <i> en vGa., emploie de plus en plus <y>, avec la valeur [i] ou [e], selon sa position dans le mot (cf. JACKSON, LHEB § 205 678-681). A côté de cette forme vBr. *dîmînet*, on trouve en mBr. *donet* que l'on doit tirer très régulièrement de **devonēt*, comme le fait FLEURIOT (l.c.) en comparant Co. *devones* (passé lui aussi plus tard à *donēs*, *devoēs* et *dos*, CED 234); cet /o/ du Co. et du Br. est sans aucun doute dû à une contamination entre *dîmînet* et **dîuot* /di:uot/, (cf. Ga. *dyfod* "venir"), aujourd'hui Brw. *devout* servant à former le correspondant de Fr. "avoir". De cette confusion a été tiré par la suite le sv. *monēt* "aller", qui a pour correspondant en Co. *monēs* et *moēs*, en mBr. on a le plus souvent *monī* forme abrégée due à l'accent pénultième de *monēt* conservé en Brw. Il est remarquable de constater que le Ga. classique *myned* [fred] est, aujourd'hui, dans la langue parlée, remplacé par *mynd* (attesté depuis Dafydd ab Gwilym, cf. O.H. FYNES-CLINTON, The Welsh Vocabulary of the Bangor District, 384), prononcé [mind] ou [mînd] selon les parlers. Ce mot est pratiquement limité aux langues brittoniques : on ne trouve l'élément *mon-* en irlandais que dans des cas limités comme *ma muinethar meig* "autour duquel vient la rouille", cité LEIA M-35, sans doute pour éviter une confusion avec l'homophone *môn-* "penser". L'étymologie est encore très mal établie. On verra à ce sujet LEIA M-36, VKG 2.454, IGW 710 et DGV 257. Le plus probable semblerait être un Te. **mei-* avec une laryngale suffixée, soit **mei-h₂-*, fournissant sur le d^h faible un présent à nasale de type **mi-neh₂-* > **mînd-*, ce qui expliquerait le caractère primaire du La. *meātē* de **mejā-* "aller, passer, circuler", et, d'autre part le vBg. *minq* "passer, s'écouler".

Le substantif verbal, mBr. *monēt*, est cependant un élément supplétif qui n'a rien à voir avec la conjugaison du verbe fini. Cette suppléance a été récemment étudiée, en relation avec le problème général de la suppléance, par Wolfgang U. DRESSLER, "Sur le statut de la suppléance dans la morphologie naturelle" *langages* 78, 1985, 41-56, en particulier 46 à propos du verbe breton. Le radical de la conjugaison est en Br. *a-*, cf. av. déf "allé". Il s'agit de la *√* *le*, bien connue **k₂eg-* > **ag-* (IGW 4) "faire mouvoir", attestée dans le vin. *djati* "il meut", Gr. *ἄγω* "je mène", La. *agō* "je pousse devant moi, mène", Os. *acum* "mener", &c. bien représentée en celtique dans des composés ou dérivés comme Gl. (latinisé) *amb-actus* "serviteur" (cf. Ga. *amaeth* "seruus arans" "paysan", emprunt en Go. *andbahts* "serviteur" traduisant Ἀντοῦργος "homme chargé d'une liturgie", vAh. *ambaht* "serviteur", d'où nAh. *Amf* "service" et Fr. *ambassade*), pour ne citer qu'un exemple, intéressant parce que ce mot a été repris en mBr. où il a fourni une bonne dizaine de néologismes comme *amaezh* "fonction, charge", *amaezhel* "administratif", *amaezhiad* "fonctionnaire", *amaezhiadur* "fonction publique", *amaezhiadurel* "de fonction publique", *amaezhiadurezh* "administration (services)", *amaezhier* "administrateur", &c. (v. Geriadur ar brezhoneg arvez 5-6, p.ex.). Les dérivés abstraits Br. *-ezh* en procèdent également (< **-akē*). Ce verbe se trouve dès le vBr. dans le sv. *ahan* /ayau/ "il ne va pas" (forme conjointe après particule négative), *egit* /eyid/ "il va" + *elit* (forme absolue, cf. vGa. *egid*, mGa. *eyt*, GMW 118, 132; pour les oppositions formes absolues / formes conjointes en brittonique, cf. FLEURIOT, EC 18,98-101, 20,101-104), 6. (cant-) *elint* "ils vont (avec)" (avec métaphonie, cf. GVB 325). On trouvera les formes mGa. dans GMW 132, mCo. dans LICO 64 (nCo. GMC 144s.), mBr. et mBr. HNSB 229-233 et GIR 2265-2271 (voir aussi VB 226-245 et pour les formes dialectales modernes ALBB 474-481).

L'impératif se présente de la façon suivante (mBr. et Co. normalisés) :	
mGa.	Co.
2. <i>dos</i>	<i>ke, a</i>
3. <i>aet, el(h)id</i>	<i>ens</i>

{249} 4. <i>awn</i>	<i>dun</i>	<i>comp, deomp</i>
5. <i>ewch</i>	<i>keugh, eugh</i>	<i>et, it, (k)it</i>
6. <i>aet</i>	<i>ens</i>	<i>aent</i>

On constate tout d'abord le caractère hybride de cet impératif. En gallois, la 2. *dos* ne semble pas appartenir en propre à la *√* *k₂eg-* mais avoir été empruntée à son composé Br. **do-ag-* qui a fourni le verbe signifiant "venir", cf. Co. *dus*, Br. *deus* "viens !". En mGa. le sens est clairement "va" comme dans *dos y'n llys* "va à la cour" PKM 9.26 = Pwyll 216, mais le sens original se conserve encore dans certains parlers modernes du Powys (WG 366) et, exceptionnellement en mGa. : *dos yma* "viens ici" (RM 176). En Co. et en Br. on trouve deux formes : *a* qui est la forme attendue du radical nu de la racine et, resp. *ke* et *kaē*. En Co. l'emploi de l'une ou l'autre forme semble indifférent, quoique l'on puisse remarquer que *a*, bien que de forme singulière s'emploie au pl. : *why dew ha dew* | *a pregoeth* "vous, deux par deux, allez prêcher" RD 2463s.; *a war agys* (+ *agas*) *cam why pobyl* (+ *pobel*) "allez selon votre mesure (= tout doux), mon peuple" BM 2022 (cf. CULLIANDRE, RC 48.6 et GMC 145). En mBr. l'emploi de *a* est limité aux tournures négatives : *nag-a hoēz d-o groēs ha les y* (+ *nag a choēz d'ho gwies ha les i*) "ne va pas encore parmi eux et laisse-les" G. 1212; *mor sall na da pellouch nemet bede an roch man* (+ *mor sall, nad a pellouch nemet bet e'n roch man*) "mer salée, ne va pas plus loin que jusqu'à ce rocher" G. 799. Cette distinction est confirmée par les textes postérieurs et l'observation des parlers modernes (HMSB 231; GIB 2270; VB 229s.; ALBB 478). Avec les formes positives, le breton n'emploie que *kaē*, répondant à Co. *ke*. L'origine de cette forme n'est pas assurée. ERNAULT, Petite grammaire bretonne (Saint-Brieuc 1897) se fonde sur des formes du type (kes kes) attestées en BrT. (ALBB 478, points 19 Plouézembre, 17 Prat, 24 Ploubazlanec, 25 Pléguien) tandis qu'au voisinage on peut entendre (krs) en ce sens (19, 16 pleubian, 23 Bréhat, 20 Tréglamus, 21 Lohuec), laisse entendre que ces formes, ce qui est manifeste pour les dernières, dérivent de *kerzh* "marche !", qu'il cite nommément (p. 51), H. PEDERSEN, VKG 2.453, refuse cette dérivation. Pour lui, "le supplétivisme à l'impératif repose aussi bien en brittonique que dans d'autres langues sur le fait que les concepts "va !" et "viens !" s'expriment par des interjections ou des adverbes (cf. nAh. *font ! her !*) employés impérativement" et c'est ainsi qu'il faudrait expliquer Co. *ke*, Br. *kaē*. Cette explication est également reprise dans L&P 335, mais dans l'un et l'autre cas, on ne précise pas la nature ni l'identité de cette interjection ni de cet adverbe. Quel qu'il en soit de son étymologie, il semble bien que BrT. /kes/ soit le résultat d'une contamination entre *kaē* et *kerzh*, facilitée en outre par la désinence mBr. /-eō/ de 2.sg. du présent, maintenue /-es/ en BrT., où, normalement on aurait attendu /-eō/ en raison de la fréquence de l'emploi du pronom postposé, soit /-eō te/ > /-es te/, d'où /-es/ < <e> employé seul. E. ERNAULT, l.c. signale aussi qu'en BrT., avec la négation, on dit, à côté de n'a *keē*, n'ez *ket*, par substitution, d'ailleurs assez fréquente, dans les dialectes de la 2. présent à la 2. impératif au négatif. L&P 336 signale aussi, répondant au Ga. *dos*, l'emploi de Br. *deus* au moins une fois en mBr. tardif : *sau, ha pign en lech an deuzo choaset an autrou da douh, ha deus dauet an bailegyen ves à lignez lēuy* (+ *sav ha pign e'n lech en devezo choaset an autrou da zoe, ha deus dauet an velegien ves à lignez Lévi*) "lève-toi et monte au lieu qu'aura choisi le Seigneur ton dieu, et va vers les prêtres de la lignée de Lévi" Gk. 2.108.27.

A la personne 5., à côté des formes tirées régulièrement de la *√* *ag-* (mGa. *ewch*, Co. *eugh*, mBr. *et, it*), on trouve des formes analogiques formées aussi avec *k-* dans Co. *keugh*, Br. *kit*. Manifestement elles proviennent d'une extension de la 2. En mBr. on aurait pu aussi, à côté de la forme citée, attendre un **ket* qui ne semble pas attesté, puisque les formes 5. du présent et de l'impératif voient alterner, sans différence sémantique, les désinences *-et* et *-it*.

A la personne 3., on a en mGa. *el(h)id* formé sur une autre racine qui

{249}

se retrouve en d'autres tiroirs : en mGa. elle sert à former le subjonctif, tant présent qu'imparfait (à l'exception de quelques formes analogiques 3. *aho*, 6. *ahont* qu'on trouve accidentellement à côté de *el*, *el(h)ont*), GMW 133; en Co. elle vaut de même pour les deux tiroirs du subjonctif en entier, GMC 145, LCC 64; en mBr. et mBr. elle est limitée à la 3. du futur — qui est le tiroir homologue — sous la forme *el* qui, en outre, ne se présente qu'après le relatif qui revêt ici la forme *ay* (et non *a*, cf. G. PENNAOD, Splet an henvrezhoneg 29) d'où par fausse coupe des graphies comme mBr. *a yel* qui ont perduré jusqu'aux usages les plus récents. En outre, par analogie avec les finales régulières en -o (*hado*, *haro*, &c.), on a créé une forme (*y)elo*, à laquelle il faut encore ajouter (*y)al*, (*y)alo* obtenues par contamination avec le radical *a-* de l'ensemble du verbe. On verra à ce sujet HMSB 231-2, en particulier les n. 2 et 4. [La forme 5. **net elot* de J. 201b, citée VKG 2.353, est une mauvaise lecture de La Villemarqué pour *ne telet*]. La même racine sert aussi en irlandais à former de façon supplétive le futur de *ag-* (cf. VKG 2.453, 509, L&P 335); elle est apparentée au Gr. *ἐλαύνω* "pousser, conduire" et avec emploi intransitif "aller en voiture, à cheval, en bateau, s'avancer" (CHANTRAINE, Dict. ét. lang. gr. 332) dont l'étymologie est difficile (cf. FRISK, Griech. et. Wtb. 1.482s.).

Dans les trois langues britanniques, l'impératif présente les formes suivantes : (il n'y a pas de personne 1., ni, sauf en Ga. de personne 2.)

	mGa.	-ø	Co.	-ø	mBr.	-ø
2.						
3.	-et (-h)it		-ens (-es)		-et	
4.	-un		-yn		-omp	
5.	-uch		-eugh		-et, -it	
6.	-ent		-ent		-ent	
ø.	-et					

Certaines désinences peuvent provoquer l'affection vocalique de la syllabe radicale. On voit que la 2. repose sur le thème nu, comme la 3. du présent, mais à la différence de cette dernière, il n'y a jamais affection du radical (cf. GMW 129).

buan "vite". Le mot est presque toujours écrit *buan* en mBr.; il compte cependant pour deux syllabes dans les vers et c'est pourquoi on trouve parfois la graphie <buhan> comme ici (et B. 372*, N. 111, Pa. 322 = J. 19, Pm. 143, &c., cf. DEBM 237), où <h> sert simplement de marqueur d'hiatus. Pour les formes dialectales et plus récentes, v. GIB² 324s. Le mot est généralement utilisé adverbiallement en mBr. et mBr., mais on a une forme de pluriel, avec affection vocalique, dans le vBr. *buenion* "concitité" "rapides" (DGVB 92). Il a un correspondant exact dans Ga. *buan* "prompt, rapide, agile" (GPC 342). Selon VKG 2.56, il faudrait rattacher ce mot au vNo. *bysja* "jaillir, couler à flot", vBg. *bysthð* "vite".

war "sur". Le mot est bien connu; il suffit de rappeler, d'une part, que sous forme de préverbe il est reconnu sous Br. *gour-*, intensif et remonte à un Bt. **uor*, qui doit sans doute son vocalisme à son opposé **wo-*, Br. *gou-* "sous" < Ie. **upo*; de même pour le correspondant irlandais *for*, tandis que le Gl. *uer-* a bien conservé le vocalisme d'Ie. **uper* (ce qui constitue un argument décisif contre la dérivation directe du breton du gaulois : on aurait eu Br. **uer* et **guer-*, respectivement, ce dont on n'a nulle trace); d'autre part, que BrW. comme Ga. ont *ar* "sur", comme préposition indépendante, < **are* < **p^hri*, que le Br. et le Co. ne conservent que comme préfixe *ar-*. Une confusion sémantique s'est donc établie entre les deux mots et selon les langues, l'une a chassé l'autre. Sur le problème des mutations après *gour-*, cf. p.ex. Splet an hBr. 12.

an Article défini. Les formes modernes *an* et surtout *al* sont relativement récentes et on peut dire que le mBr. indique toujours *an(h)*. Pour la datation du changement (premières traces vers le 15. s.) on se reportera à K. JACKSON, LHEB 798-801 § 1138-1140. L'article Co. est également *an*. En vBr. il était *in* /in(n)/ (DGVB 220) et s'opposait à vGa. *al* /r/ qui, malgré L&P 218-19, est certainement d'origine différente (cf. An Trilham 84.7).

{249}

maes m., pl. -ioù. Le sens habituel en Br. est "champ, campagne", de là, ce qui s'oppose à la maison, l'"extérieur" (GIB 2126-7). Le mot a des correspondants exacts dans Ga. *maes*, m. pl. *meysydd* "champ, terrain découvert" et dans Co. *mes*, m. pl. -yow. Le mot est attesté depuis le vBr. *maes* et le pl. vGa. *maessid* "plaines" (DGVB 250). Cette désinence -a constante (aujourd'hui écrite -z dans la graphie unifiée) est confirmée par la persistance (aujourd'hui dans tous les parlers bretons. En général, le pluriel se forme au moyen d'un /j/ de jonction comme dans la plupart des substantifs en /-s/, cf. KERVELLA, Yezhadur bras ar brezhoneg = VSB 205 § 307. Cependant, comme le remarque HEMON, HMSB 30 § 24.1 "il n'existe pas de règle absolue fixant l'emploi de -où ou -ioù. Il varie selon l'époque ou la dialecte, et même dans le même texte l'emploi de -où ou -ioù n'est pas cohérent". En mBr. on a plutôt la forme sans /j/ : *maesou* B. 383, mais Qu. 2.29 *meysou*; PELL. 889 reflète la même hésitation : "le pl. est *maesioù*, que Mr. Roussel, qui étoit de Leon, écrit *measioù*, Je lis cependant en la Destr. de Jerus. *oak an meddau*, sur les champs, suivant cette même dialecte. On dit aussi *maesou*". En BrW. les formes usuelles sont du type *maezou* (L'A- 43 *mæzou*). Le même genre d'hésitation existe aussi en Ga. entre -au et -iau, bien qu'à un moindre degré (WG 199), de même le Co. possède sans nuance sémantique -ow et -yow (LCC 12). Il n'en est pas moins certain, comme l'observe FLEURIOT, GVB 232s., après PEDERSEN, VKG 2.91, que les formations étaient originellement différentes. Toutes deux proviennent des a-thèmes Ie. **eu-es* (HAUDRY, IE 40), devenus **ow-es* en celtique (cf. p.ex. Gl. *lugoues* pl. de *lugu-*). Mais cette désinence s'est étendue très largement dans tous les parlers britanniques aux dépens des autres thèmes car elle donnait une forme plurielle bien distincte de celle du singulier, ce qui n'était le plus souvent pas le cas pour les o-thèmes. De même, les jo-thèmes, eux aussi très nombreux, empruntèrent-ils cette finale, mais ils le firent en conservant le /j/, d'où les formes en vGa.Co.Br. -ioù, mGa. -leu /jex/, mGa. -iau, mCo. -yow, mBr. -iou /jow/, mBr. -ioù réalisé, selon les dialectes [ju jo jaw jcu], &c. La confusion entre les formes avec ou sans /j/, toutes deux productives, est certainement très ancienne : on trouve, p.ex. Ga. *llysiau*, mais Co. *losow*, Br. *louzou*. En breton, à côté de ce pluriel "régulier" *maez(i)ou*, on trouve aussi un "semi-collectif" *maezeier* qui indique un nombre déterminable mais non déterminé de "champs". Sur la valeur de ce semi-collectif, on se reportera à P. TREPOS, Le pluriel breton = PB 66s. et à G. PENNAOD, "An niver gramadeg e brezhoneg" *Predet* 92-94 1967 95-109 (= *Lavar* 02). Diachroniquement il s'agit, dans ces formes en -eier, d'une réduction du suffixe de pluriel usuel en -où suivi du suffixe collectif -ier < La. -arium (cf. LOTH, Les mots latins dans les langues britanniques = ML 22) ou peut-être plutôt d'une réactivation par celui-ci du suffixe collectif celtique en **aro-* que PEDERSEN, VKG 2.51, rapproche des formations collectives et plurielles du mAr. en -eāt (cf. LAMBERTERIE, Conférence E.P.H.E. 18/12/85, qui cite var. *vanh*, mais mAr. *vanear* "couvert" pl., d'où le pluriel mAr. en -et). Qu'on ait eu à l'origine un "double pluriel" est encore sensible dans les parlers BrW. où les graphies dialectales donnent <-eiler> (cf. E. TERNES, Grammaire structurale du breton de l'île de Groix = GSBG 199 : "Certains noms formant le pluriel normal en // -ew// ont une seconde forme de pluriel qui s'obtient en remplaçant -ew par -uwi:r. Les deux formes possèdent des valeurs sémantiques différentes : alors que la forme en -uwi:r désigne la collectivité d'un grand nombre de choses sans les spécifier, la forme en -ew souligne plutôt l'individualité dans la pluralité des choses. Exemples : //gat// f. "lièvre" sg. *gat* - pl. 1 *gatew* - pl. 2 *gatuwi:r* (resp. *gad*, *gadoù*, *gadeier*), //park// m. "champ" sg. *park* - pl. 1 *parkew* - pl. 2 *parkuwi:r* (resp. *park*, *parkoù*, *parkeier*), //pra:d// m. "pré, vallon" sg. *pra:t* - pl. 1 *pra:dew* - pl. 2 *pra:duwi:r* (resp. *prad*, *pradoù*, *pradeier*), //rwe:d// f. "filet" sg. *rwet* - pl. 1 *rwe:dew* - pl. 2 *rwe:duwi:r* (resp. *roued*, *rouedoù*, *rouedeier*"). Une forme de pluriel en Br. - (i)ou ne nous renseigne pas sur le thème originel du mot puisque c'est une formation extrêmement productive, mais la terminaison galloise -ydd, en particulier lorsqu'elle s'accompagne d'une métaphonisation du radical, a des chances de refléter un jo-thème (WG 202, 210). On supposera donc une forme celtique commune **magestio-* dérivée du s-thème **magos* n. G. **magos* "plaine, terrain découvert, champ

{249} cultivé". Or ce mot est bien connu dans toutes les langues celtiques, à commencer par le gaulois où il figure dans de nombreux toponymes, souvent reconnaissables aujourd'hui encore. On les connaît sous une forme latinisée où le -os final du celtique a été remplacé par son homologue latin -us; ainsi Noucomagus "Noyon", Rigomagus "Remagen, Riom, Rimoux, Rouen", Senomagus "Sénan, Chimay", &c. (cf. HOLDER, Alt-celtischer Sprachschatz = ACL 2.384s.). En vieil-irlandais, le mot est attesté aussi abondamment dans des toponymes comme Fernmágh, Fíndmágh et comme appellatif où, lors de la disparition du genre neutre, il devint tantôt masculin, tantôt féminin : N. mág, G. maíge, D. maíg, A.pl. maíge (máir. maigh + má f.), cf. LEIA M-8. On a déjà parlé (v° breman) des correspondants brittoniques et de l'étymologie encore incertaine du mot.

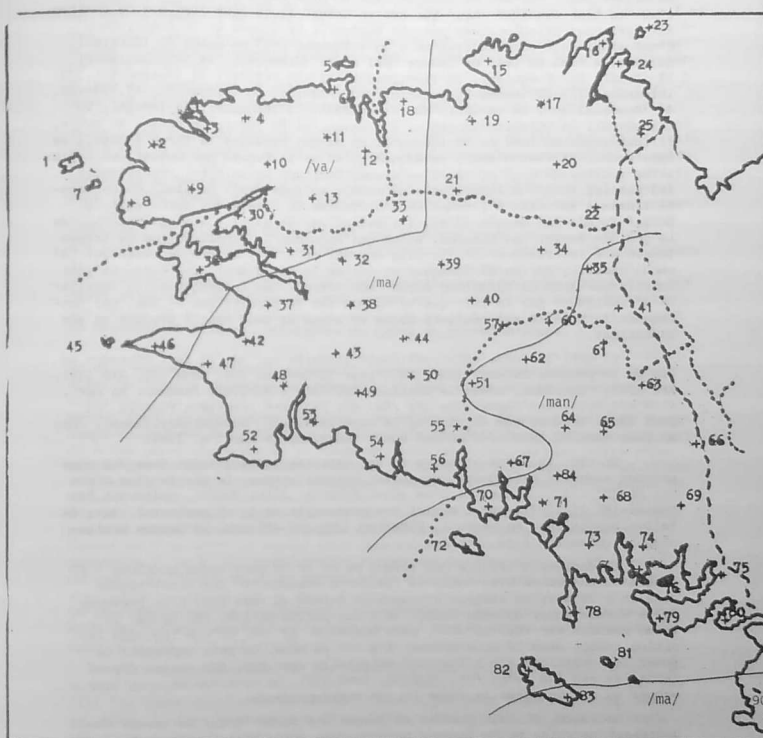
Ce premier vers est traduit par ERNAULT, RC 8 1887 259, dans son édition de N. par : "Or ça, maintenant allons vite à la campagne". Cette traduction n'a rien qui puisse choquer puisque *ma* *maez* signifie régulièrement "à la campagne", le plus souvent cependant sans mouvement. On trouve dans les fragments de Jer. (n° 164) : *deuet oar an meassou Barbaou hec* que HEMON, DJAV 86, traduit "venez au-dehors, (?) monstres (?) répugnants", avec la note "Oar an meazdou, litt. 'sur les campagnes'". D'après le contexte, le sens doit être "au-dehors". On pourrait donc ici comprendre simplement "sortons vite, maintenant". Une autre interprétation ne serait cependant pas à exclure a priori. Il s'agit d'une fin de vers, souvent lieu privilégié des chevilles et des redondances et on ne peut s'empêcher de penser à la locution française *sur-le-champ* "aussitôt, sans délai" (LITTRE, v° *champ*) mais il faudrait s'assurer de l'ancienneté de cette expression française.

Les rimes internes sont bien marquées dans ce vers : *maez*, *breman*, *deomp* *buan* *maez*. Elles nous assurent de la prononciation /an/ (et non /a/ ou /ā/) de *breman* et aussi du maintien de la forme fondamentale au de l'article devant une consonne labiale. D'autre part, le vers étant de dix pieds, nous sommes assurés du monosyllabisme de *deomp* et de *maez*. Le premier ne soulève aucune difficulté; pour le second, on verra l'histoire détaillée de la diphtongue prBr. /ai/ dans JACKSON, HBP 161-183 § 230-253. Dans le cas présent, on a eu les évolutions suivantes Bt. *-age- > ptBr. *-ayē- > vBr. -ae- (prononcé /a/ ou déjà /ae/) > pmBr. -ae- /ae/ > mBr. -ae-, -ai- /e/ (cf. la rime avec *pales*, *spes*, *certes*, *lesad*). A l'époque moderne, et déjà vers la fin du moyen-breton (cb. *meas*), cet /e/ s'est ouvert jusqu'à /æ/ et s'est fracturé en /ia/ puis /ea/, parfois aujourd'hui, on peut entendre aussi /ea/ et même /e:a/ (cf. FALC'HUN, Système consonantique du breton = SC 23) en Léon; en BrT, on trouve surtout /e:/, en BrK, de même, mais parfois aussi /e:/, en BrW, cette prononciation se ferme souvent encore davantage en /e:/, comme l'indiquent les graphies usuelles <méz mēzeu>.

250 *ma* "mon". On parle habituellement dans les grammaires bretonnes (et galloises ou corniques) d'adjectifs possessifs. Certes, synchroniquement, ce n'est pas une erreur puisque *ma*, *da*, *e*, &c. remplissent bien les fonctions de Fr. *mon*, *ton*, *son*, &c. ou An. *my*, *your*, *his*, &c., c'est-à-dire ce que TESNIÈRE, *Éléments de syntaxe structurale* 70, appelle "adjectifs personnels généraux". On voit cependant que leur rôle est plus vaste et qu'ils sont aussi des "substantifs personnels généraux" au sens de Tesnière puisqu'on les trouve comme déterminants de substantifs verbaux, p.ex. *evit ma gwelet* "pour me voir". Diachroniquement cela s'explique très bien : *e dad* "son père à lui", *e wellet* "le voir" représentent des formes anciennes du type **esio tatis*, **esio uelaton* c'est-à-dire littéralement "le père de lui", "le voir de lui" et qu'il s'agit dans l'un et l'autre cas de génitifs de substantifs personnels généraux (ou de "pronoms personnels" si on préfère). Des adjectifs dérivés du type latin *meus*, *tuius*, *suus* n'existent pas à proprement parler en breton; s'il fallait trouver une correspondance latine, ce serait l'emploi du type La. *eius*, génitif de *is*, signifiant proprement "de lui, d'el-le" mais remplissant la fonction du Fr. *son* lorsque le possesseur est distinct du sujet du verbe : *eius patrem uidi* "j'ai vu son père" ; *suum patrem uidi* "il a vu son (propre) père"; en Br. *e dad a welis*, *e dad a welas*.

{250}

GOURLED-BREIZH



Yezhkartenn 5° 2 (d'après ALBE 41 "mon frère")

Les trois types de réalisation de "mon, de moi" :

BrL. /va/ BrTK. /ma/ BrW. /man/

{250}

Dans les parlers modernes, le pronom "génitif" de personne 1. se présente sous trois types différents. On en verra la répartition sur la carte 2. Au nord-est, on a une forme de type /va/, au centre et à l'extrême sud-est, on trouve /ma/, qui est de loin le type le plus répandu; au sud-est enfin, c'est le type nasalisé /man/ qui est en usage. Il va sans dire que de nombreuses variantes allophoniques peuvent obscurcir ce schéma et le compliquer. C'est ainsi qu'à côté de {va} on a un allophone {və} au point 33 (Berrien); de même, à côté de {ma} on trouve {mɔ} en 16 (Ploubazlanec), 17 (Prat), 25 (Pléguien), 20 (Tréglamus), 22 (St. Fiacre), 32 (Braspars), 39 (Plounevezel), 34 (Peumerit-Quintin), 40 (Plévin), 60 (Plélauff), 43 (Edern), 44 (Roudouallec), 50 (Scaër), 48 (Pluguffan), 52 (Plomeur), 54 (Névez), 55 (Tréméven), 56 (Clohars-Carnoët), 67 (Calan) et 90 (Bourg de Batz). En outre, il faut signaler {me} en 38 (Lennon). En ce qui concerne la forme à nasale de type /man/, il faut d'abord remarquer qu'on ne la trouve que devant les occlusives voisées /b d g/ et (sans qu'aucune écriture ne la note) probablement les nasales /m n/. Ailleurs elle se réduit au type /ma/. De plus, cette nasale finale s'assimile à l'ordre de l'occlusive ou nasale qui suit, soit {m} devant /b m/, {n} devant /d n/, {ŋ} devant /g/ et qu'il y a simplification de la geminée devant les nasales. En ce qui concerne le vocalisme, on ne trouve jamais une réalisation {a}, le plus souvent on a {ɔ}; on trouve cependant {ä} en 81 (Houat), {e} en 80 (Damgan) et {ɛ} en 76 (I. d'Arz). Ces éléments sont fournis par ALBB 41 va/ma/man breu "mon frère". Ces incertitudes du vocalisme s'expliquent par le fait que va/ma/man est un proclitique et que, par conséquent la voyelle est toujours brève et atone et tend donc à prendre un son indistinct.

En mBr. la forme universellement attestée est *ma*. Il faut attendre la fin de la période du mBr. (Qu., Am.) pour trouver *va* (cf. DERM 330, GIB 3191, HPB 150). Cependant, comme la lénition initiale s'écrivait rarement en mBr., il n'est nullement impossible que /va/ ait déjà été largement répandu. On peut aussi trouver une élision de la voyelle finale, exceptionnellement, comme dans *mautrou curé* (= m'aotrou kuré) "monsieur le curé" N. 1289.

En vBr. la forme attendue *mo* est attestée indirectement dans des noms propres auxquels elle donne une valeur hypocoristique. Le cas le plus clair est *Moedoc* : il y a une vie d'un saint *Aidanus*, alias *Moedoc*, *episcopus Fernensis* (RC 11.374). Sur l'emploi des possessifs de 1. et surtout 2. dans de telles conditions, on verra L. FLEURIOT, GVB 403-405 avec la longue bibliographie consacrée à ce problème.

L'identité d'origine des formes *ma* et *va* ne pose aucun problème : il s'agit du phénomène bien connu de "lénition permanente" des proclitiques dont on a déjà vu un exemple à propos de *bremān* au vers 249. A la personne 2. on oppose aussi de même BrKLT. *da* à une partie du BrW. *tā*. En Ga. la forme normale est vGa. *mí* /mɪ/, mais mGa. *mdGa.* *fy* /vɔ/ qu'une "seconde lénition" réduit même le plus souvent à *y* /ɔ/ en mdGa. On peut cependant se poser des questions sur l'identité originelle avec BrW. *man* auquel répond le Ga. du sud *gyn* /vɔn/ (cf. JACKSON, LHEB 642). Le problème se complique encore si on considère la forme Co. *ow* correspondante.

En outre, il faut prendre en compte une forme *'m* qui se trouve régulièrement dans les trois langues britanniques après certains éléments grammaticaux : en mGa. après *a* "et", *no* "(plus) que", *na* "ni", *a* "avec", *y* "à", *y* "dans", *o* "de" (GMW 53); en Co. après *ha* "et", *na* "ni", *a* "de", *dhe* "à", *te* "par (jurons)", *y* (N) "dans", mais on peut aussi, dans ces cas, avoir une forme de *ow* (LLCC 25-27, GMC 33-35, 44); de même, en vBr. on a *-m* après (h) *a* "de", *i* /i/ "dans" (GVB 265); en mBr. après *ha* "et", *da* "à", *o* "de", *e* "dans", *na* "ni" (DBK 65); en mdBr. cela se limite pratiquement à *da* et *e*; il faut aussi signaler, d'après ALBB 41, que dans beaucoup de parlers on utilise la forme *da ma*(n) au lieu de *da'm*. Cette même forme s'utilise aussi régulièrement au contact des particules verbales et des négations.

En irlandais la forme correspondante est *mo* et, après une préposition *m* (GOI 276s.).

{250}

Il convient maintenant de considérer le comportement syntaxique et morphophonologique de ces formes. En vieil-irlandais, *mo* précède toujours le substantif auquel il se rapporte et provoque la lénition (c'est-à-dire la spirantisation des occlusives : /p/ t k b d g/ + /t/ θ x β δ γ/ et l'affaiblissement des sifflantes et sonantes : /s/ sw > s f m n l r/ + /h/ f θ μ v λ p/ cf. GOI 76, 84s.) : *mo chland* "mes enfants" (+ *cland*), *mo bēssi-sē* "mes manières" (/β/ + /b/), &c. (GOI 277). La forme *-m* est toujours /m/ et non /μ/ ainsi que le montre la graphie fréquente <mm> : *dumm lmdldnaad* "pour ma délivrance" (GOI 277). En gallois, *fy* provoque la nasalisation (/p k t b d g/ + /m/ ɣ/ n/ m ŋ n/) tandis que *'m* est suivi du radical : *fy nhad* "mon père" (+ *tad*) mais *o'm ganedigaeth* "de ma naissance" (cf. GMW 21s., 53; WG 167-175, 276). En Co. *ow* provoque l'aspiration (/p t k kw/ + /f θ x xw/) tandis que *'m*, comme en Ga., est suivi du radical (LLCC 9, 25s.; GMC 33) : *ow thas* "mon père", mais *dhe'm tās* "à mon père". En Br. *ma/va* est régulièrement accompagné de la spiration (/p t k/ + mBr. /f θ x/; en mdBr., par suite de la transformation des alvéolaires en dentales, on a /t/ + /s/, mais la seconde lénition qui a opéré dans la plus grande partie du domaine provoque des réalisations {f z h} presque partout, HPB 319, 360-364), en ce qui concerne *'m*, le problème est plus complexe : la spiration de /p/ n'est pas attestée avant le 19. s. et elle est loin d'être aujourd'hui partout réalisée; celle de /t/ est attestée depuis le 18. s., comme celle de /k/ (HMSB 8); les grammaires normatives, YBB 95, par exemple, donnent la spiration comme facultative avec /p/. Compte tenu des faits gallois et corniques, on peut penser qu'il s'agit ici d'une extension analogique de la spiration sur le modèle de celle produite par *ma* et on peut se demander si elle est antérieure au début du breton moderne.

Tout ce que l'on vient de dire et qui visait principalement l'emploi de *ma*, *'m* comme "adjectif possessif", demeure valable pour les mêmes formes dites de "pronom personnel complément". Il faut signaler que les grammaires normatives, au lieu de *'m*, citent *am*, *em*. Cela provient de la jonction du pronom avec les particules verbales *a* et *ez* et de la fausse coupe *d'am* (longtemps considérée comme "correcte") pour *da'm*. Du fait de la présence habituelle d'une particule verbale, la forme *ma*, avec un verbe, ne peut guère s'employer que devant un substantif verbal, un impératif non négatif ou un adjectif verbal. En voici quelques exemples (graphies normalisées) : *mar heret ma chredid* "si vous voulez bien me croire" B. 55; *oc'h ma c'hlevet* "m'entendant" RS. 267; *ma chredet* "croyez-moi" G. 350; *an heni en devez ma digañet* "celui qui m'a envoyé" Gk. 2.112. L'emploi de *ma* dans le syntagme formé du verbe *devout* et d'un adjectif verbal pose cependant des problèmes (sur le modèle des personnes 3. et 6. on aurait plutôt attendu *mē* dans ce cas) que l'on verra au cours de l'étude du verbe *devout* et de son emploi comme auxiliaire. On remarquera néanmoins que si *ma* a fondamentalement une fonction génitive, *'m* représente surtout un accusatif ou un datif où un emploi du type de mBr. *ha'm tad* "et mon père" = "et le père de moi" semble plutôt une extension du type *da'm tad*, *a'm tad* reflétant lui-même un emploi préverbal.

C'est seulement muni de ces considérations syntaxiques que l'on peut aborder le problème de l'étymologie. Pour PEDERSEN, VKG 2.167 (repris par L&P 215) "la forme originelle du génitif était à peu près **mēne*, cf. vBg. *mēne*, Av. *mana*. Il faut supposer que cette forme a été refaite en celtique comme une forme redoublée **meme* (cf. vIn. *mana*); c'est à partir d'une forme de ce type que, d'après 1.243 (finale nasalisante) on peut expliquer les G. dépendants Bt., Ga. *fy*, -m-, Co. -m-, Br. *ma*, -m-. Pour JACKSON, LHEB 642, qui essaie de justifier la nasalisation galloise, "une forme comme *gyn*, *yn* "mon" se trouve en gallois du sud, p.ex. *gyn ew* "mon nom", *yn llygad* "mon œil", ce qui peut suggérer que *fy* est relativement tardif et secondaire", bien que, reconnaît-il, n. 2, que cette forme soit attestée depuis le vieux-gallois. C'est pourquoi, HPB 150, il suggère un Bt. **mēn* (ayant perdu — mais pourquoi ? — sa voyelle finale) devenant en tât. **mīn*, d'où un prBr. **mīc*, provoquant la mutation spirante d'une occlusive dévoisée suivante, comme il est de règle, puis, dès le proto-breton, pouvant devenir **mīc*, du fait de la lénition permanente des proclitiques. On s'explique difficilement alors comme cet /i/ du proto-breton aurait pu devenir /o/ en vBr., d'où /a/ atones. De son

côté, FLEURIOT, GVB 265, écrit ce qui suit : "(vbr.) *ma* peut être une forme réduite de **meu*, **meu* et correspondant au mGa. *meu* (pronom), au Co. *ow* (adj.). LHEB 642, L&P 215. On aurait eu **meu* puis **mo* (Co. *ow*, Ga. *meu*), puis *mo*, *ma*, *va*, *lc*. Une autre forme **me* (n), non attestée, devait exister. Elle est représentée par le Brw. *meu* dans *meu don'th* 'ma main', le GaS. *syn* dans *syn enw* 'non nom' LHEB 642." Or tout cela ne tient guère. Un Bt. **meu* aurait pu, et doit sans doute être postulé à l'origine de mGa. *meu*, mGa. *mau* (aujourd'hui remplacé par *éiddof*) 'le mien', mais il n'aurait pu, phonétiquement, aboutir à *gy*, *mx*, *va*. Comme le remarque LHEB 642, un ptGa. **ma* ou **mu* pouvait donner Ga. *gy*, mais en provoquant la lénition. Or seule une nasale tbt. finale est en mesure d'expliquer à la fois la nasalisation en gallois et la spiration en breton et cornique, elle seule explique aussi la persistance de GaS. *syn* devant voyelle et de Brw. *man* devant occlusives voisées. L'initiale étant certainement Bt. **m*, il faut donc poser comme origine commune un pronom Bt. **mva*. En ce qui concerne cette voyelle médiale, elle ne peut être que **o* pour justifier aussi bien vGa. *-l /i/*, mGa. mGa. *-y /ə/*, que vBr. *mo*, Br. *ma*, *va*. Il faut donc poser, quelle que soit son explication étymologique finale, un Bt. **mon* qui doit être indifférent au genre puisque la distinction entre possessifs masculins et féminins ne se fait pas, en celtique, à la première personne. On pensera donc à un génitif pronominal ou bien, si ce pronom adjectif possessif dérivait par analogie ou confusion casuelle de l'accusatif à un ancien accusatif. Pour le vocalisme, il n'y a pas de difficulté puisque le degré fléchi est attesté, par exemple, dans Gr. *mu*. S'il faut rechercher une analogie /accusatif/ + /génitif/, on pensera immédiatement au vln. *mām*, vBg. *mē*, Pr. *mēm* (cf. BRUGMANN, Grundriß² 2.2.407s., STANG, Vergl. Gramm. d. balt. Spr. 248). La forme usuelle du Co. pose des problèmes plus difficiles; en raison de la spiration qu'il provoque, le pronom devait, lui aussi, être terminé par *-n*. On pourrait alors supposer un **monn* brittonique résultant d'une contamination entre **meu* et **mon*. L'étymologie de la forme **m* n'est pas moins délicate dans le détail car elle suppose un élément qui n'est ni une voyelle (il y aurait eu lénition) ni **ā* ni **-n* (car il y aurait eu nasalisation en gallois et spiration en cornique; la spiration bretonne apparaissant comme un phénomène manifestement secondaire). En outre, on remarquera que ce pronom n'est pas lénité après une préposition comme *da* ni une particule verbale; on pourrait donc penser que, sous sa forme ancienne, le **m* était précédé d'un autre élément, le faisant aboutir à /*m*/ ou /*mm*/). Celui qui vient à l'esprit est évidemment **ā* : on sait par ailleurs que le groupe initial **ām*- s'est simplifié, p.ex. **āmerto* > **ēmerto* > **mmerth*, cf. **āre-smerto* > Br. *armerzh* et non **arverzh* 'économie' (Brw. /*armerx*/ < *armerzh* 'ménagement, retenu, circonspection' L'A- 235). On sait que la particule d'emphase de l.sg. était vlr. *se*, *sa*, p.ex. *baitsim-se* 'je baptise', *ro-gād-sa* 'j'ai prié'. Une forme telle que **ām*- pourrait donc phonétiquement convenir et expliquerait des prépositions de l.sg. comme vlr. *grūmm* 'contre moi', *lēm* 'avec moi' où on a /*m*/ et non /*μ*/). Pour de telles combinaisons pronominales, cf. F. BADER, BSL 77 1982 99-103.

tud. Les dictionnaires bretons (p.ex. GIB² 424, GIB 3173) donnent *tud* comme un substantif masculin pluriel signifiant '1. gens, peuple; 2. parents, gens de la famille, de la maison'; il serait aussi le pluriel supplétif de *dēn* '1. être humain; 2. homme, être de sexe masculin; 3. mari, époux; 4. homme remarquable, homme courageux; 5. personne, nul être (suivi ou non de *ebel*) (dans les phrases négatives)'. Du point de vue synchronique, cette définition est correcte; en effet, l'un et l'autre emploi se vérifie amplement et, de plus, comme tous les substantifs masculins pluriels désignant des personnes, il subit la lénition après l'article et la fait subir aux adjectifs si l'accompagnement (cf. HBSB 14-15 § 13.9, YBB 86-90 § 131, 137-138). En cornique, on le donne comme pl. de *dēn* 'homme, personne, quelqu'un' (CED 232), mais *tus* est aussi traduit (CED 303) par 'peuple, gens, parents, hommes', avec la note 'bien qu'utilisé comme pl. de *dēn*, il est employé comme f. sg. après *an*, un [respect. articles défini et indéfini] et lorsqu'il affecte des adj., mais il est remplacé par un pronom pluriel, suivi de *erel* ('autres') et gouverne

un verbe au pluriel, sauf à la conjugaison impersonnelle". En gallois, *tud* est considéré comme sorti de l'usage (GM 422), donné comme masculin avec un pluriel *tudoedd* et interprété par Gl. 'bro, gwlad, pobl' soit 'région, pays, gens'. Pour le sens et l'emploi en mBr., cf. DEBM 397, citant le Ca. 204 'gent' avec l'expression *pē a tud* ('pe a dud') 'de quel gent' et GMB 730. Le mot ne se trouve pas dans les gloses vBr. Co. Ga., mais il s'y trouve dans les anthroponymes, vBr. *Tut-uorel* CR¹ 108, sc. (GVB 47 § 12.II.4), vGa. *Tut-bulc* (LLLL xliii), sc. Il a un correspondant bien connu dans le vlr. *tiath* '1. peuple, tribu, nation; 2. a. pays, territoire; b. territoire, royaume local, dans les Loix, l'unité politique et juridictionnelle de l'ancienne Irlande; 3. l'Etat opposé à l'Eglise, les laïcs, propriété non religieuse' (DIL T-348-349); le mot est un ā-thème féminin, sg. AD. *tiath*, G. *tiath*, du. NA. *tiath*, G. *tiath*, D. *tiath(a)ib*, pl. NVA. *tiatha*, G. *tiath*, D. *tiath(a)ib* (GOI 183 § 289). En mdir. *tuath* f. désigne le 'laicat, les laïcs' et s'emploie notamment au pl. *na tuatai* m. en ce sens (EID 394). Le sens est précisé comme suit : "groupe de population susceptible de lever 3000 soldats (ou moins, jusqu'à 700 selon Mac Neill), et, par extension, le territoire qu'il occupe, suivant par son importance le *cúigeadh* (le 'cinquième', vlr. *cúiced*), gouverné par un roi (*ri tuaithe*) dont la cour ou parlement était l'*oíreach*'" (DINNEEN, FG7B 1267). C'est bien là le sens fondamental du mot, celui que reflète le mBr. dans Ca. et qui est encore vivant en mBr. lorsque J. Gwilhom écrit, p.ex. dans son LLB- 1101-1102 : *Peb unan e zeli, kentek avel kuh heol, | Bout er ger ged e dud e hoñiein doh töl* (+ 'Pep unan a zele, kentek evel kuhz-heol, | Bout er ger gant e dud e hoñiein dozh taol') 'chacun doit, dès le coucher du soleil, être chez lui avec les siens à dîner à table' : *tud*, c'est la grande famille traditionnelle rassemblée autour du 'maître de maison' (l'*ozhec'h*, qui répond au *δεσπότης* grec, cf. EIE 5 1982 37-46) et, de là, le 'clan'. Ce n'est que par extension qu'en irlandais et gallois cela en est venu à désigner un territoire, une unité administrative, ou bien qu'en cornique et breton, cela s'est étendu au concept plus moderne de 'peuple, nation', pour finir par servir de simple pluriel supplétif à *dēn* 'être humain, Mensch'. Il faut noter que Br. *tud* a un pluriel *tudoù* connu dès le mBr. : *tribut an holl tudou* (+ *tribut an holl dudou*) 'le tribut de toutes les nations' Pa. 1390 = J. 69, Etrezomb *tudo iaouanc* | *Meumb mui a soulajamant* (+ Etrezomp, *tudoù yaouanc*, | *meump* (hon eus) *mui a soulajamant*) 'entre nous, jeunes gens, nous avons plus de distractions' (SBI: 2.30). Ce mot est bien attesté en celtique continental : 'C'est, écrit D. ELLIS EVANS, GPN 266, l'un des éléments de nom propre les plus courants en gallois' sous la forme *teuto*, devenant plus tardivement *tuto*, *toto*, *tuto* : p.ex. *Teuto-matius*, *Teuto-bodius*, *Tuto-diuicis*, *Totulo*, *Tuticius*, sans oublier le dieu *Teutates*, *Toutati* (D.), *Tutati* (D.), sc. (GPN 266-269; KGP 100, 277; ACS 2.1804-1820); en GlG. on trouve les formes *toturi*, *toout* (M. LEJEUNE, RIG 1.456). Le mot est loin d'être limité au seul celtique. On le trouve tout d'abord en italique : OSG. *tauto*, OSL. *touto* 'cité, peuple' (N.sg. ā-thème; R. VON PLANTIA, Gramm. d. osk.-umbr. Dial. 2.708; E. VETTER, Handb. d. ital. Dial. 439); Osn. *tuta*, Oml. *tota*, id. (GOUD 2.759; HdbID 439); Mrc. *toutai*, *totai* (D.sg., GOUD 721, HdbID 439); en dehors du groupe osco-ombrien, on trouve aussi en Ven. *teuta*(m.) (M. LEJEUNE, Man. de la lang. vénète 274 n° 203), Vel. *Toticinai* (D., gamonyme bâti sur un nom d'homme **to*(u) *ticos*, MIN 234 n° 104b). On a de bonnes raisons de penser que le La. *tōtus* 'tout' ('l'ensemble du peuple' ?) serait de même origine, cf. LEW 2.696, mais le phonétisme fait difficulté et -ō- pourrait être un traitement dialectal de **tu* (cf. DELL 697), si bien qu'après un long cheminement, l'expression populaire bretonne *tout an dud* 'tout le monde' serait, ab ovo, l'expression populaire bretonne d'Apulie et de Calabre, on est amené à restituer un mot **taota* 'tribu' attesté par le D. *Soitai* (O. HAAS, Messapische Studien, 64, 219). En illyrien, on a de même les noms de personnes *Teuta*, *Teuticus* (H. KRAHE, Lex. altillyrischer Personennamen, 113s.). De même en thrace on a les anthroponymes *Tautomedes*, *Toutora*, *Toutorn*, *Touta* (D. DETSCHEW, Die thrakischen Sprachreste, 495, 507; id. — DECEV — Charakteristik der thrakischen Sprache, 177). Plus au nord, chez les Baltes, on trouve côte-à-côte, le Pr. *tauto* 'pays', Lv. *tauta* 'peuple', vLi. *tautā* 'peuple, nation' (comme nom propre : 'Allemagne'), cf. Chr. STANG, Vergl. Gramm. balt. Spr. 73.

[250] Dans les langues germaniques, le mot a pris une importance toute particulière. Dès le gotique on trouve *þiuda* traduisant le Gr. *ἔθνος* "peuple" et le composé *Gutþiuda* désignant le "peuple des Gots" (W. STREITBERG, *Die gotische Bibel*, 2. 51, 148); en vis. *þjóð* "peuple, nation" et, dans les composés "grand, puissant" (CLEASBY-VIGFUSSON-CRAIGIE, *Icel.-Engl. Dict.* 739-740), en vān. *þjóð* "nation, race" formant aussi de nombreux composés (H. SWEET, *Stud. Dict. Angl.-Sax.* 181); de même en vieux-frison *thiade*, en vSx. et vāh. *thiod(a)*. De ce nom on a tiré un adjectif en Gm. **-ska-* < Ie. **-sko-* (KRAHE-MEID, *Germa. Sprachwiss.* 3.194-195) représenté par Go. *þiudisko* adjectif traduisant *ἐθνικός*, vān. *þjóðisk*, vSx. *thiudisk* (d'où le Fr. *thiudisk*) et le vāh. *diutisc* : c'est ce dernier mot qui appliqué au *Volck* "par excellence" a donné le nāh. *deutsch* (cf. F. HOLTHAUSEN, *Got. etym.* Wtb. 112). Plus important encore en germanique est le substantif répondant au nom de la reine illyrienne *Teutana* et au Gr. *Toutonos*, est le Gm. **pseudanz* qui a remplacé l'ancien nom Ie. **rēg-s* du "roi" et qu'on trouve dans Go. *þiudans* "Βασιλεύς" et ses dérivés, vis. *þjóðann* "roi, souverain", vāh. *þjóðan* "roi, chef, seigneur" et même "dieu, Christ" dans la poésie chrétienne, vSx. *thiōdan* "roi". Sur le rôle du roi dans la société germanique, on se reportera à J.-P. ALLARD, "La royauté wotanique des Germains" in *ETE* 1.65-83; 2. 31-57 (1982). On constate donc que **teutē* et ses dérivés sont bien représentés dans les langues indo-européennes occidentales, où ils expriment un trait fondamental de la communauté : le peuple en tant qu'unité organique et le chef dans lequel il s'incarne. En revanche, il n'y a rien dans le domaine oriental. On avait supposé que le Hi. *tuzzi-* "seigneur, camp" lui était apparenté (ce rattachement était encore rapporté par POKORNY, *IGEW* 1085), mais E. BENVENISTE, Hittite et indo-européen, 123, devait montrer qu'il n'en était rien. Il donne en même temps une définition de notre mot : "**teutā* est un nom de la totalité sociale, non celui d'une classe ou d'une fraction; il couvre l'ensemble des membres de la communauté ethnique et linguistique, le peuple et même le pays". Si la formation est inconnue des Indo-européens orientaux, il n'en va pas de même de la racine dont il est tiré : c'est **teu-* (*h₁*) - "être gonflé, puissant" (*IGEW* 1080), qui a fourni de nombreux dérivés à l'aide de plusieurs élargissements. On notera en particulier le vīn. *tavas-* "fort", *taviš* f. "force, puissance", etc. On pourra se reporter à E. BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, 1.363ss. pour les désignations des cités et communautés.

Il reste un problème à étudier. On a dit que *ma/ua* provoquait en breton la spiration de l'explosive dévoisée suivante. C'est ce mécanisme qui mérite d'attirer notre attention. Du point de vue synchronique de la langue actuelle, les mutations du celtique apparaissent comme un phénomène arbitraire, purement grammatical, une sorte de "complication" destinée à effrayer les étudiants des langues néoceltiques : pourquoi dit-on *ma zad* (+ *tad*) "mon père", mais *ma teu* (+ *dēu*) "qu'il vient" et, éventuellement, dans un emploi assez archaïsant, *ma tu-riav* "le domaine de Thuriau" ? Quiconque se borne ainsi à une étude de la langue et des parlers contemporains se heurte aussitôt à des faits en apparence inexplicables et à des règles ad hoc qui, pour être baptisées "morphophonèmes" (cf. E. TERNES, *Gramm. struct. du br. de l'île de Groix*, 127-183) semblent tout à fait injustifiées : c'est comme cela, pas autrement, apprenez-les par cœur, point final. Cet arbitraire est même si sensible au locuteur naïf que R. HEMON, *HMSB* 7 § 10, a pu écrire : "Dans la langue telle qu'elle est parlée aujourd'hui, les faits [de mutations] sont en réalité plus complexes (que les règles qu'il vient de formuler) et diffèrent de lieu en lieu et de génération en génération. On peut aussi découvrir des incohérences dans les habitudes de chaque locuteur. Le système est à peine plus rigide que celui des "liaisons" en français parlé". Pour trouver une explication, il est indispensable d'avoir recours à l'étude diachronique. On en trouvera une élucidation théorique dans A. MARTINET, *Economie des changements phonétiques*, 257-296, en particulier en ce qui concerne la lénition (cf. aussi G. PENNAOD, "Gwanadur ar c'hensonennoù e brezhoneg", *Predet* 71.19-32). L'étude de l'ensemble des mutations en breton est faite par K. JACKSON, *HPB* 307-375 §§ 418-520. On se contentera de résumer ici ce qui concerne la mutation spirante ou spiration, sur laquelle on verra aussi LHEB 634-638 § 103-5.

[250] "En bretonique tardif, écrit-il *HPB* 317 § 435, lorsqu'un mot commençant par une occlusive était précédé dans un contexte strict d'un proclitique terminé par certaines consonnes, la consonne finale du proclitique s'assimilait à l'occlusive en produisant une gémée forte; mais si le proclitique précédant se terminait par /-r/ et que le mot suivant commençait par une occlusive dévoisée, les groupes /-r p- r t- r k-/ devenaient /-rpp- rTT- rKK-/ exactement comme ils le faisaient à l'intérieur des mots. Ainsi le Bt. **nac tī* "(plus) que toi" et **nac gafat* "qu'il ne laisse pas" étaient alors **na TTi/* et **na GGat/* et **war ttoibon* était **war Ttoibon/avec, respectivement, /TT- GG- TT-/*. De là, au milieu ou à la fin du sixième siècle, lorsque les fortes dévoisées gémées devinrent des spirantes et que les fortes voisées gémées se simplifièrent, on eut /TT/ > /θ/ et /GG/ > /g/, de telle sorte que les deux premiers devinrent *na thi* et *na gad* en gallois et le troisième *war-zu* "vers" en breton. Il en résulte que, après les proclitiques provoquant la spiration, les occlusives voisées /b d g/ restent inchangées et que seules les dévoisées subissent le changement, soit, dans un premier temps, en breton, /p t k/ > /f θ x/. Comme on l'a déjà noté (p. 13), il se produisit, au cours de l'histoire relativement récente du breton (vers les 15-16. s. au plus tôt, *HPB* 375 § 520), dans une partie des parlers seulement, une seconde lénition affectant les consonnes douces spirantes, si bien que le produit de la spiration subit le changement /f θ x/ > /f θ R/, plus tard encore on eut les changements /θ/ > /z/ presque partout et parfois aussi /f/ > /v/, là où opérait la seconde lénition, tandis que là où elle ne se produisit pas on a toujours /f x/, mais il s'est produit /θ/ > /s/. La notation graphique actuelle souffre d'une inconséquence : la seconde lénition n'est pas notée pour la labiale, écrite <f> (sauf dans le système graphique universitaire où, parfois, mais, de moins en moins semble-t-il, on la note <f>, en ignorant l'évolution en /v/), celle de la dorsale est ambiguë, puisque <h> note aussi bien /x/ que /R/, seule la sifflante dentale notée <z> la marque sans équivoque. Ce problème de notation ou non de la seconde lénition est l'une des principales défaillances de tous les systèmes orthographiques actuels du breton, sans doute parce que le phénomène lui-même, entrevu par F. FALC'HUN dans son *Système consonantique du breton*, ne fut pleinement reconnu et étudié que par K. JACKSON dans son *Historical Phonology of Breton*. Les finales bretoniques provoquant la spiration sont **-s, *-n* et, dans le mot *war, *-z*, tandis que la lénition était provoquée par une voyelle finale, d'où l'opposition bien connue *he zad* < **esias tatis* "son père à elle" : *e dad* < **esio tatis* "son père à lui". Incidemment, signalons que *war-zu* "vers", *dour zomm* "eau chaude", *leur-zī* "sol, plancher", considérés parfois comme des particularités bizarres du BrL., provenant respectivement de **war ttoibon*, **dubros tēmos*, **laron tigeas*, sont des formes régulières attendues et que c'est au contraire les formes prétendues régulières *war-du*, *dour tomm*, *leur-di* qui sont des innovations analogiques (cf. *HPB* 320 § 438, où, à tort croyons-nous, on fait de **lāros* un masculin : le mot est féminin en breton et doit donc provenir d'un ancien neutre). De même pour quelques autres exemples d'"irrégularités" comme *sul Fask* "jour de Pâques", mbr. *dez yaou Hamblit* "jeudi saint", et les noms propres *Penhoat*, *Talhouet*; c'est la finale **-n* dans **douan canton* qui explique aussi la forme courante *daou c'hant* "200".

neal "royal". J. PIETTE, *FLMB* 165, ayant constaté que la forme de ce mot est identique en vieux-français, estime que c'est "un emprunt très ancien, différent de *real* "pièce de monnaie" (0,25 FF), qui est un emprunt à l'espagnol introduit en Bretagne à l'époque des guerres de religion". Pour ce dernier mot, il renvoie à E. ERNAULT, *GMB* 563, qui cite AB 8.132. Dans le premier mot, on a un traitement du La. *ŕ* qui est d'abord devenu /e/ en roman et a ensuite évolué de façon fort compliquée en français avec des traitements divergents selon que le mot littérairement reçu avait subi l'influence populaire, bourgeoise ou savante. On en trouvera l'histoire chez P. FOUCHÉ, *PHF* 269-283. Il suffit ici de dire que *neal*, comme *leal* "loyal", représente une prononciation populaire ancienne, vraisemblablement issue d'un (e) propre aux parlers gallos (cf. *FLMB* 24 § 19). L'expression *tud neal* ne doit nullement s'interpréter par "gens féaux" comme la traduit Ernault (*RC* 8.259), où il y a peut-être confusion avec *feal*,

[250] qui signifie "fidèle", mais "mes gens royaux", ma *leibstandarte* en quelque sorte, "ma garde royale" ou "mes gardes du corps", si on se souvient du sens précis de *tud*.

a'm. On trouve ici, évidemment l'adjectif personnel général à sens possessif étudié précédemment, régi par la préposition *a* attestée depuis le vBr. *a* (FLEURIOT, DGM, cité désormais DOB, 49, 383) et connue en gallois comme en cornique sous la forme *a*. Elle a disparu du gallois dès le vieux-gallois, où on trouve plus souvent *o*, tout en demeurant dans certaines expressions en mGa. comme dans le complexe adjectif + *a* + substantif (tru *a dynghetven* "un destin fatal" CA 6.136, cf. GMW 37 § 39c). Son étymologie n'est pas bien établie : selon certains elle viendrait de **au* comme dans la. *au-ferō*, selon d'autre, il y faudrait voir le. **h₂epo*, Gr. *ἀνθ* "au loin; venant de", &c. A ce problème est intimement lié celui du remplacement de cette préposition-préverbe par *vir*. *ō*, Ga. *o*. On verra à ce sujet VKS 1.438, ICEW 72, COI 524. L'hypothèse la plus économique me semble de voir dans ces deux éléments des mots distincts : tirer le *vir*. *ō* de **h₂epo*, ainsi que Ga. *o*, mais faire venir, comme le suggère Pedersen, *l.c.*, Br.Co.Ga. *a* du "pronom" qui a donné *vin*. *ā*, abrégé en tant que proclitique, et correspondant au Gr. *ὀ*-(*hē*)*ō*, &c., cf. M. MAYRHOFER, KEWA 1.69. Le sens de cette préposition, à toute époque, en cornique comme en breton est constant comme il l'était en gallois ancien : lors de la chute des syllabes finales à la fin du brittonique, et sans doute avant si, comme le croit, avec vraisemblance, J.T. KOCH, "The Loss of Final Syllables and Loss of Declension in Brittonic", BBKS 30.201-233 (1983), le système casuel avait commencé très tôt à se détériorer en brittonique (comme en gallois ? cf. notre remarque sur le vocabulaire de Colligny in RE III), cette préposition eut essentiellement comme fonction d'indiquer l'ablatif, cas oblique d'ailleurs disparu dès le celtique commun, lorsqu'il s'agissait de gloser des expressions latines; l'homophonie du latin et du brittonique a d'ailleurs pu jouer en faveur de l'emploi de *a* au lieu de *o*. En BrW. on trouve une forme *ag* de cette même préposition. Elle s'emploie surtout devant l'article défini et les possessifs commençant par une voyelle : *ag an deiz kentañ* (<*ag en de kentañ*>) "dès le premier jour" DRFV 3, *lod ag an deog* (<*lod ag enn deag*>) "partie de la dixième" L'A- 90. Il va de soi qu'il s'agit là d'une forme analogique formée à l'imitation de la conjonction de coordination selon la proportion : *ha : hag = a : x* (*x = ag*), mais alors que dans la conjonction, c'est *ha* qui est une forme secondaire tirée de *hag* devant consonne, ici, c'est l'inverse qui s'est produit et, on l'a vu, son emploi est limité à un domaine restreint et non systématique devant toute voyelle. Dans le parler moribond de l'Île de Groix, on utilise à sa place une forme *zo* qui, comme elle, provoque la lénition et qui, devant l'article indéfini et les possessifs, devient *zon* : *zo vintin bet hag an noz* (/zo-viti:n pɛtag-mās/) "du matin jusqu'au soir", *me za zo'r vourc'h* (/məza-rvurx/) "je viens du Bourg"; *dour zo'r puñs* (/deor zo-rpys/) "eau du puits"; *me'm beus klevet zon un dra bennak* (/mɛmbes kleiʔe zon-undra bɛnak/) "j'ai entendu (au sujet) de quelque chose"; *ni beus bet doareioù zon hor bugale* (/nibes pe dwe:rejev zon-urbyga:laj/) "nous avons eu des nouvelles de nos enfants" (E. TERNES, GSBG 312; cf. LAVA 05 25). L'étymologie de ce *zo* (n) demeure inexplicable; l'hypothèse d'A. RAUDE (par lettre) voulant le lier à la 3.sg. relative *zo* "(qui) est", comme BrKLT. *eus* "de" le serait à la 3.sg. indéterminée *eus* "il y a", est inconsistante car l. cette dernière est controuvée (comme on le verra) et 2. cela n'expliquerait ni la lénition après *zo* préposition, ni son allomorphe *zon*. A la rigueur — et avec bien des réserves — on pourrait supposer un vieux-breton *o* (identique à Ga. *o*) attesté par ailleurs (DOB 273, 530), précédé de *di-* et, de même que BrKLT *diouzh* se présente en BrW. sous la forme /dox/ <*doh*>, on aurait pu avoir **do* devenant *zo* (originellement /*do*/) comme proclitique. La forme *zon* serait alors à tirer analogiquement du radical de la conjugaison de cette préposition. Cette hypothèse serait à étayer plus solidement, mais elle expliquerait la lénition que provoque la préposition. Fleuriot, dans sa préface à la seconde partie de DOB insiste sur ce qu'il appelle (drôlement) "Old Breton two", soit la part importante qu'ont incontestablement joué des Brittons de l'Ouest dans le

[250] peuplement de l'Armorique et donc la formation du breton en tant que langue spécifique. Il apparaît ainsi que trois composantes principales ont joué : les restes du gaulois armoricain, dans les parties les plus rurales, sans doute dans la moitié nord du pays, comme le suggère FLEURIOT dans ses *Origines de la Bretagne* (bien que ses exemples ne soient pas tous convaincants); le brittonique du sud-ouest, apparemment très majoritaire et composante essentielle de la langue actuelle, ce qui explique l'étroit apparentement avec le cornique; le brittonique de l'ouest, dont le seul témoin actuel est le gallois, qui a laissé des traces non équivoques en vieux-breton (ce que Fleuriot appelait alors — en 1964 — des "formes vieilles galloises" et qu'il préfère aujourd'hui dénommer comme on l'a vu "old Breton two", une dénomination plus adéquate reste à trouver. Rute de mieux, je l'appellerai "vieux-létavien" (vlt.) en réservant le qualificatif de "néo-létavien" (nlt.) aux traces qu'il a laissé notamment dans les parlers vannetais. Il me paraît, en effet, extrêmement dangereux et ambigu de reprendre, comme le fait volontiers Fleuriot, le terme de "breton" au lieu de "britton" pour représenter la langue parlée dans les divers pays brittoniques jusqu'aux alentours du onzième siècle. Quoiqu'une intercommunication ait été certainement possible, comme Fleuriot lui-même l'a bien montré (DOB 13) et que des textes comme *Armes Prydein* montrent que l'appellation *Cymry* est récente par rapport à *Brython* (pl.), l'emploi de "breton", en français, compte tenu du sens usuel de l'expression "langue bretonne" est inacceptable — pour ma part, je me refuse à parler aujourd'hui "armoricain", "britton" pour j'emploierai toujours ici "breton" dans l'acception courante, "britton" pour traduire ce que Jackson nomme *British* et "Britannie" pour désigner l'Île de Bretagne (An. *Britain*). Ces questions de terminologie ne sont pas de pure forme. Il y a trois-quarts de siècles, et même beaucoup plus récemment, les Bretons regardaient le gallois comme une sorte de latin (voir ma préface à *Kembraeg hep poan* qui reflétait encore l'opinion commune à ce propos); de là cet engouement chez les "puristes" bretons à rechercher leur bien jusque dans les poubelles du gallois moderne anglicisé pour pallier les déficiences de leur idiome. Il semblerait que pour Fleuriot, le courant soit renversé et qu'on dût poser la primauté du breton, celui-ci annexant allègrement, au moins dans son appellation, tout ce que nous apporte le plus ancien gallois. Certes, le breton est, à bien des égards, et que Fleuriot souligne à juste raison dans chacune de ses conférences de l'E.P.H.E., souvent beaucoup plus conservateur que le gallois du phonétisme brittonique ancien (du moins y apparaît-il plus clairement déchiffrable), mais ce n'est pas une raison pour en revenir au vocabulaire de jeunesse de Joseph Loth. Cette question méthodologique réglée, il reste à souligner deux autres composantes du breton; d'abord le latin, héritage des premiers siècles de l'occupation romaine de la Bretagne et dont les éléments se retrouvent à peu près identiquement en gallois et cornique; ensuite le roman proprement armoricain, résultant d'une part de l'occupation romaine de l'Armorique (p.ex. *Eusa*, *Uzel*, *mezher*, &c) puis les éléments vieux-, moyen- et néo-français qui n'ont cessé de s'accroître depuis dix siècles au moins, du fait des contacts, au point de réduire aujourd'hui le breton dit "vivant" des ultimes "terminal speakers" à une sorte de créole.

On sait qu'en dehors du BrW. on utilise volontiers en BrKLT. des formes telles que *eus*, *eus* *a* et, par agglutination avec *di-*, des formes très répandues, même si la langue standard répugne à les reconnaître, comme *deus*, *dimeus*. Sur l'origine de *eus*, il semble qu'il n'y ait aucun doute : c'est une réduction en proclitique de *mbr. a vaes* > /*a ves*/ > /*vəs*/ > /*və̃s*/ > /*ps*/ dont on peut suivre à peu près les étapes. On en trouve les premiers exemples, rares il est vrai, dès le moyen-breton, commodément rassemblés GIB² 778. Là-même on s'aperçoit que *deus* est attesté aussi : *myr ouz hirout dyouty | Ha-n roll follez deus anezy* (<*mir ouz hirvout diouti ha'n roll follez deus anezy*>) "garde-toi de malheur provenant de lui (Br. f.) et de la liste de ses folies" P. 237 (trad. Hemon). Cet exemple est d'autant plus significatif que d'une part il montre que (d)*eus* n'était pas une préposition conjuguée, donc n'était pas de date ancienne, mais qu'il devait, pour ce faire s'appuyer sur *a* (d'où origine probable de (d)*eus* *a*); d'autre part, que de même que /*o*/ a été remplacé en BrW. par /*do*/ > /*dox*/ <*doh*>.

on a eu ici une formation /ðs/ > /dðs/, sans intermédiaire du /i/ ou /j/ qui semble, par ailleurs régulier dans la formation des prépositions préfixées bretonnes. On verra à ce sujet, p.ex. IMSB 90-106 pour les exemples et pour les correspondants gallois, 3MW 206ss., m̄ a. rac > y rac, dan > y dan, &c. qui montrent bien qu'il s'agit ici de la préposition Bt. *to (pour le Br.) et *do pour le gallois et que la forme bretonne en di- résulte d'une confusion avec l'ancienne préposition cct. *dī < tie. *dō. Le problème de ces trois prépositions, ou plutôt de ces "pronoms", au sens de F. Bader, n'a pas encore été traité de façon satisfaisante en celtique, et ce n'est pas ici le lieu de le faire; il suffit de dire que de multiples collisions phonétiques, puis sémantiques, se sont produites et que, dans les langues néo-celtiques, on est en présence d'un véritable imbroglio. En présence de BrK(LT), deus, Brw. douch < doh>, on est conforté dans l'analyse précédente de Brw. de Groix zo par *fo provenant d'un "létavien" *do comparable au vieux-gallois di /dī/ devenu /di/ > /t/ > /i/, suivi du "létavien" *o qui a donné le gallois o à la place de a de Br.Co. L'hypothèse d'une origine distincte de Br. da "à", d'une part, de Co. dhe, m̄ a. y, m̄ Ga. i, de l'autre, provenant respectivement d'le. *to et *do, formulée explicitement dans An Tlithann 84.5, n'a pas reçu d'approbation (il est vrai que la diffusion de cette étude fut... plutôt restreinte), mais elle me paraît toujours le seul moyen d'expliquer les différences de traitement, des formes comme a-barzh (BrKLT. e-barzh > barzh > ba "dans") ainsi que la dualité encore visible dans le plus ancien irlandais (GOI 506 § 832, 531 § 355).

Devant un mot commençant par /m/, on aurait attendu en breton la lénition de ce dernier en /u/ > /v/ > /v/, et c'est pourquoi on a émis précédemment (p. 14) que la forme pronominale était du type *sm- à l'origine. Quoi qu'il en soit, puisqu'il faudra bien en parler un jour, autant étudier ici le phénomène de lénition auquel il a déjà été fait allusion et qui reste la "grande mutation", cauchemar des néo-bretonnants. L'exposé qui suit n'a rien d'original et est notamment inspiré de K. JACKSON, HPB 306-316 § 418-432, faisant suite à son LHEB 543-560 § 131-142. Il s'agit d'un phénomène qui relève de la phonétique générale, à savoir de l'affaiblissement des consonnes intervocaliques que l'on peut constater dans des langues très diverses (voir A. MARTINET, ECP 257-272) et qui, phonétiquement, n'est nullement propre aux langues celtiques, mais il a revêtu en celtique insulaire (et peut-être déjà en gaulois terminal ?) une importance particulière et organiquement constituée dans le schéma de ces langues, parce qu'il apparaît aujourd'hui immotivé par l'environnement phonétique, exactement comme on l'a mentionné p. 16, à propos de la spiration.

Il faut supposer qu'en celtique commun la plupart des phonèmes consonantiques avaient deux réalisations allophoniques, l'une faible (ci-après notées par des minuscules), l'autre forte (ici notée par une majuscule), c'est-à-dire que le phonème /t/, par exemple, était réalisé tantôt [t] (dévoisée dentale forte), tantôt [t̥] (dévoisée dentale faible), ce qui équivaut pratiquement, respectivement, à une forte dévoisée (notation API [t̥]) et à une faible dévoisée (notation API [d̥]), mais pour des raisons pratiques on suivra Jackson en délaissant la notation internationale. Il s'agit ici de variantes combinatoires ou d'allophones et non de phonèmes au stade ancien, disons britannique, des langues brittoniques (et aussi jusqu'au proto-irlandais ogamique), ce qui autorise à ne pas noter ces distinctions dans la graphie courante. De même, le phonème dental voisé /d/ possédait deux allophones, un fort [D] (API [t̥]) et un faible [d] (API [d̥]). Pour reprendre les termes de JACKSON (HPB 307 § 418), "les fortes se trouvaient à l'initiale absolue, à l'initiale après certaines consonnes en sandhi externe, médialement et finalement dans certains groupes consonantiques; les douces se trouvaient à l'initiale après voyelles et après certaines autres consonnes en sandhi externe. En outre, la plupart des consonnes pouvaient être gémées et dans ce cas elles étaient fortes". Finalement, en britannique ancien (aux alentours du I. siècle de l'ère), on avait la répartition phonétique suivante :

PP	P	p	TT	T	t	KK	K	k
(BB)	B	b	DD	D	d	GG	G	g
			f	SS	S	ε		x
MM	M	m	NN	N	n			

LL	L	l	RR	R	r
W	w		J	j	

Nom Prénom
 Adresse
 Profession Age
 souscrit un abonnement d'un an (4 numéros) à DIASPAD CCP 113 787 4 A. PARIS
 à partir du numéro
 et verse ce jour la somme de (1)

A Le
 Signature

(1) Abonnement normal : 80 FF abonnement de soutien : à partir de 160 FF

Nous avons besoin de votre aide. Devenez efficace: Vous pouvez devenir Adhèrent du CERCLE MAKSEN WLEDIG. Vous aurez la possibilité de participer à nos cours de langue, à nos diners-débats, à nos conférences, de publier vos travaux dans DIASPAD etc... Il vous sera, ensuite attribué le titre symbolique de DREV (druide) par le Gourzrev KADVAN du collège de Bretagne. Renvoyez-nous la demande d'adhésion suivante accompagnée du formulaire de virement automatique de 1% de votre salaire mensuel. Nous sommes mis par le seul souci de continuer l'œuvre entreprise et de la perfectionner. Nous vous remercions à l'avance de la confiance que vous voudrez bien nous accorder

DIASPAD

Je soussigné: Nom.....Prénom.....

Adresse.....

.....Tel.....

Profession.....Age.....

désire devenir Disciple-Adhèrent de l'association culturelle CERCLE MAKSEN WLEDIG déclarée selon la loi du 1er Juillet 1901 - JO du 7 mai 1983.

Niveau en breton: supérieur. moyen. élémentaire. aucun. (1) J'aimerais publier en breton, français (1) des textes littéraires, scientifiques, historiques, sociologiques, (1).

Fait à.....Le.....Signature.

(1)

Rayer la mention inutile.

FORMULAIRE DE VIREMENT AUTOMATIQUE

Nom.....Titulaire du compte No.....

Prénom.....Banque.....

Adresse.....Nom et adresse de l'agence.....

.....

.....Tel.....

Messieurs,

Veuillez avoir l'obligeance de bien vouloir effectuer un virement mensuel

.....Francs, au profit de KELC'H MAKSEN WLEDIG
 Compte No 10207 00022 04022022422 36
 Banque guichet Numéro de compte clé RIB

CCP de la B.I.C.S. : 1675179 C.PARIS.

B.I.C.S. PARIS-MONT-PARNASSE

31, Bld Edgar Quinet - 75014-PARIS

Je désire que ce virement ait lieu lede chaque mois, à partir de la date

suivante.....et ce jusqu'à nouvel avis de ma part.

Fait à.....Le.....SIGNATURE.....

KELC'H MAKSEN WLEDIG

AB IMPERIO



DA RIEZ

MABINOG BRIEK

*Ar Breizh pennañ Kelc'h Maken Wledig
 gende leat gweret gweret
 da n
 es gweret en en heret de heret en gweret de heret
 en a nne heret en heret en heret en heret
 Perrennig a heret en heret en heret en heret en heret
 da mander heret en heret en heret en heret en heret*

ERE'N ERER



HA'N AEROUANT

*Da heret
 Da heret
 Da heret*

Votre adhésion au Cercle MAKSEN WLEDIG vous permettra d'obtenir ce diplôme dès votre niveau élémentaire en breton ou pour services rendus à notre association culturelle.
VOIR CONDITIONS D'ADHESION à l'intérieur



LE CELTISME A VENIR

Hier, les Celtes bâtissaient des cathédrales. En cette fin de XXème siècle et d'époque moderne, dans une Europe dominée par la psychologie technocratique, peut revenir la joie d'un «activisme tragique». Une nouvelle montée de la volonté-de-puissance des Européens, donc des Bretons est possible. Elle doit donner naissance à un XXIème siècle qui sera celui d'une nouvelle modernité, d'une renaissance de nos peuples par la combinaison de leur conscience historique, de leur élan vital, et de la technique moderne. Ils se choisiront un destin en reprenant conscience de leur lignée en se réappropriant leur héritage. Notre mémoire nous inspire un futurisme constant et nous sert de poussee reactive pour affronter l'avenir et nous rendre créateur de nous-mêmes dans l'histoire, c'est à dire démiurge.

Teyrnnon

(DIASPAD 5)